

LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR

# le plaisir des livres

**Champigny**

LA LIBRAIRIE QUI ACCEPTE  
LES COMMANDES POSTALES

4474 St-Denis, Mtl, Qc H2J 2L1 (514) 844-2587

Montréal, samedi 23 février 1991

Louis Hamelin

## Après le cri de rage, le cri d'épouvante

Jean Royer

**L**OUIS HAMELIN ne ressemble pas à ses romans emportés. Assis devant moi au Blues Clair, un bar habité par le mythe de Patrick Straram, le romancier de 31 ans a plutôt l'air d'un ange échappé d'une oeuvre d'Alfred Laliberté pour apprendre à vivre notre fin de siècle.

Les deux bières qu'il enfilera ne le rendront pas plus bavard ni plus baveux. Louis Hamelin n'est pas un frondeur. Il ne tient pas le ton affirmatif de ses livres. Sa phrase hésite et va rarement jusqu'au bout, quand il répond à mes questions. La pensée reste générale et le vocabulaire assez mince. En fait, le romancier parle en points de suspension...

Ayant lu *Ces spectres agités*, son deuxième roman qui vient de paraître chez XYZ Éditeur à Montréal en coédition avec Flammarion à Paris, je ne m'attendais pas à rencontrer cette sorte d'ange effacé, disparaissant derrière son langage.

Pourtant, le romancier reste convaincant. Il sait de quoi il parle. Il sait ce qu'il écrit et pour quelles souffrances il est devenu écrivain. Il sait contre quoi il écrit et grâce à qui.

Louis Hamelin fait partie de cette nouvelle génération d'écrivains québécois qui, avec Christian Mistral, Michel Dumas, Anne Dandurand et quelques autres, veulent « s'éclater sans rature sur la feuille blanche ».

Ces nouveaux stylistes écrivent « contre ces récits timorés et impersonnels à l'écriture blanche ou neutre, dérivés du Nouveau Roman français et de Marguerite Duras, qui essaient d'abolir l'anecdote et le personnage et qui ont peur de l'affirmation. » Voici des romanciers baroques, en guerre contre les minimalistes. Ils nous arrivent avec une culture littéraire bien assimilée, un vocabulaire élaboré et une technique d'écriture étonnante. Cela nous donne des romans détonants. *Vamp*, *Cunilingus*, *La Rage*. Puis *Ces spectres agités*, le nouveau roman de Louis Hamelin qui met en scène, dans un cadre fantastique, les rapports de la muse et de l'écrivain, de l'amour et de l'aliénation, de la possession et de la passion, de l'Ange et de la Bête.

« J'essaie d'écrire des histoires qui ne sont pas innocentes, qui vont être imprégnées de sens et qui renvoient



Louis Hamelin sait ce qu'il écrit et pour quelles souffrances il est devenu écrivain. Il sait contre quoi il écrit et grâce à qui.

à des mythes, me dit Louis Hamelin. J'aime aussi les personnages assez forts. Pour moi, la fin d'un roman est déjà écrite dans la stature du héros. Écrire un livre, c'est écrire un pas.

« Mais je ne voudrais surtout pas qu'on nous colle l'étiquette de nou-

veau lyrisme. Je me méfie comme de la peste des nouveaux papes qui sont toujours à l'affût des trouvailles des nouvelles oeuvres pour les réduire et les récupérer comme l'a fait Breton chez les surréalistes. Je fais peut-être partie d'un courant, mais non d'une école. Mistral et moi, nous

n'avons pas de norme esthétique ou autre. Seuls quelques thèmes récurrents relient nos livres : la misère des jeunes, l'errance, la mort, etc.

« Au début, on se bâtit un style presque en réaction contre des influences. Un style, ce n'est pas ce qui reste de son écriture quand on s'est

débarrassé des influences, mais plutôt ce qui reste quand on a intégré les influences. Moi, je crois à la voix. Chaque écrivain doit avoir une voix qui lui est propre. »

« D'autre part, l'oeuvre sert à acquiescer une voix, dont l'écrivain peut se servir ensuite pour dire, par exemple, que la guerre du Golfe persique le dégoûte et que de voir les enfants irakiens calcinés ou amputés d'une jambe, c'est assez horrible pour souhaiter à Georges Bush de se planter un clou rouillé dans le pied et de se faire amputer la jambe à son tour. »

Ses modèles littéraires, Hamelin les a trouvés au Québec et en France surtout. « Je connaissais quelques classiques comme *Le Survenant* de Germaine Guèvremont, mais c'est vraiment en découvrant Ducharme que j'ai découvert la richesse de l'écriture. » Il a été marqué aussi par Gérard Bessette et particulièrement son roman *Le Cycle*, dont il admet l'influence pour la création d'un des personnages de *Ces spectres agités*. Il connaît un peu Marie-Claire Blais et se sent proche de Anne Hébert et des voix oniriques des *Fous de Bassan*. Du côté des romancières, il aime « les auteures qui ne se sont pas laissées enfermer dans la recherche d'une voix typiquement féminine : celles qui ont une voix vive comme Monique Proulx ou Anne Dandurand. »

En France, Proust, Céline et Michel Tournier l'ont ébloui pour avoir façonné la richesse de la langue. « Je suis vraiment un écrivain de langue française. Aux États-Unis, il admire Miller, non le personnage cynique mais le grand prosateur du *Colosse de Maroussi* et du *Tropique du cancer*. Ce qui le fascine le plus, du côté de la littérature américaine qu'il a lue en traduction, c'est la notion de l'espace, comme le fameux thème de la route chez Kerouac.

Avec son nouveau roman, *Ces spectres agités*, Louis Hamelin remplace le cri de rage par le cri d'épouvante. *La Rage* traitait de la dépression et de la désillusion des vingt ans. *Ces spectres agités* concerne la possession, la passion et des aliénations comme l'alcoolisme et la télévision, de même que du côté du sexe et de la religion. Il s'agit ici d'un « drame privé », pour reprendre le titre du roman de Michael Disliele pu-

Voir page D-2 : Hamelin

Jacques Dufresne

### LE COURAGE ET LA LUCIDITÉ

Essai sur la constitution du Québec souverain

UNIVERSITÉ

## Droit de cité

LE COURAGE ET LA LUCIDITÉ

Essai sur la constitution du Québec souverain Jacques Dufresne Septentrion, 189 pages.

Robert Saletti

**D**ISONS-LE tout net. *Le courage et la lucidité* est l'essai le plus important à être paru au Québec depuis longtemps. Qu'il soit l'oeuvre d'un philosophe ne surprendra que ceux qui croient que Diogène est un médicament ou une marque de condom. La vérité est que le dernier ouvrage de Jacques Dufresne est un précis d'histoire et de philosophie politique qui arrive on ne peut plus à point.

Au moment où la souveraineté est sur les lèvres de tout ce qui ressemble de près ou de loin à un commissaire, la politique n'est sans doute pas la lentille idéale pour apprécier la marche du Québec vers sa maturité. Car c'est de cela qu'il s'agit, « ce pays est un état-nation francophone et non un état multiculturel comme le Canada ». Toute l'argumentation de Dufresne conduit à cette phrase qui, loin d'être une affirmation impulsive ou une anticipation hasardeuse, exprime l'aboutissement d'une évolution qui a atteint son stade critique. Rendus solidaires par une histoire faite d'échecs mais aussi d'épreuves patiemment relevées, les Québécois sont ainsi légitimement appelés à s'approprier le pays en se donnant un État.

Dans le vocabulaire du philosophe, la légitimité est affaire de courage, et le courage affaire de lucidité, c'est-à-dire de clarté des idées et de fermeté des convictions. Quelqu'un a-t-il prononcé le mot « éthique » ?

La force et la portée de cet essai viennent de ce qu'il est à la fois rétrospectif et prospectif, qu'il raconte « d'où nous venons » et « où nous allons » avec la perspicacité et la sérénité de qui sait déchiffrer les enjeux moraux derrière les tensions sociales et les valeurs derrière les concepts. On lit cet essai et on se sent devenir intelligent. On comprend, par exemple, que le scepticisme entourant la conversion souverainiste de Bourassa a partie liée avec la crise du politique et le manque général d'ascendant de gouvernements toujours plus électoralistes, centralisés et soumis au pouvoir des juges.

On comprend également que rien, en politique comme dans la vie, n'est absolu et que l'idée même de démocratie dépend d'une autre idée — celle de constitution — qui doit beaucoup à l'histoire et aux différentes époques au cours desquelles elles s'est implantée. L'état de droit — que Trudeau ne l'eût-il pas compris ! — n'est viable que quand il peut se renouveler de l'intérieur et faire une place aux pouvoirs locaux, bref avoir une âme, et non quand il est le reflet mécanique d'une administration lointaine et abstraite, d'où l'échec criant de la politique pan-canadienne de bilinguisme et de multiculturalisme.

Alors que chez les Américains on

Voir page D-2 : Dufresne

## Guy Sorman: la fascination de l'exotisme

Jocelyn Coulon

**G**LOBE-TROTTER du libéralisme économique, Guy Sorman sillonne le monde pour tenter de comprendre comment les peuples vivent leur développement économique, souvent à l'opposé des thèses qu'il défend. Mais Sorman n'est pas un chanteur de salon du libéralisme. Il va sur le terrain, pour voir si ses recettes sont applicables. La réalité est souvent très dure et il se sent bien seul. N'empêche. Il persévère, car ce qui le fascine avant tout c'est l'exotisme de la pensée.

Cette curiosité intellectuelle, Guy Sorman la fait partager à ses milliers de lecteurs depuis une dizaine d'années. Son dernier titre, *Sortir du socialisme*, provoque déjà polémiques et ravissements chez tous ceux qui suivent de près l'évolution politique et économique des anciens pays communistes.

« Je vais à la rencontre des gens, dit-il. Si je voyage beaucoup, c'est pour parler avec des êtres porteurs de quelque chose d'un peu extraordinaire ou d'une étincelle d'intelligence, de culture. Le choc des pensées me permet de mesurer les forces et faiblesses de mes thèses économiques, ce que je ne pourrais faire si je restais à Paris pour écrire mes livres ».

Voilà la méthode Sorman, celle qui a permis à cet éditeur, journaliste et économiste français de 46 ans, de pu-

blier six livres de vulgarisation économique traduits en 15 langues.

Admirateur de Margaret Thatcher et de penseurs controversés comme Friedrich von Hayek et Karl Popper, Guy Sorman ne cache pas que l'économie de marché est la seule solution menant à la richesse des nations. Mais pour bien s'assurer qu'il ne s'égare pas, il fait le tour du monde au moins une fois par an et n'hésite pas à visiter les mêmes pays et à rencontrer les mêmes personnes pour mesurer leur évolution. Ses lecteurs apprécieront dans son dernier livre les retours en arrière qui permettent de mieux saisir le chemin parcouru par des pays comme l'Union soviétique et la Chine.

Sorman n'écrit pas des livres strictement économiques. « J'ai toujours décrit dans mes livres quelles sont les relations qui existent entre un système économique et une culture nationale, dit-il. Ainsi, dans la *Révolution conservatrice*, j'analysais l'interaction entre le libéralisme de Reagan et le mouvement conservateur américain. Dans *La nouvelle richesse des nations*, je me demandais pourquoi le tiers monde était pauvre. Dans chacun des cas, j'ai trouvé des raisons politiques, culturelles, psychologiques et, bien sûr, économiques. Tout cela est indissociable pour comprendre ces phénomènes ».

C'est la même réflexion dans *Sortir du socialisme*. « Mon point de

Voir page D-2 : Sorman

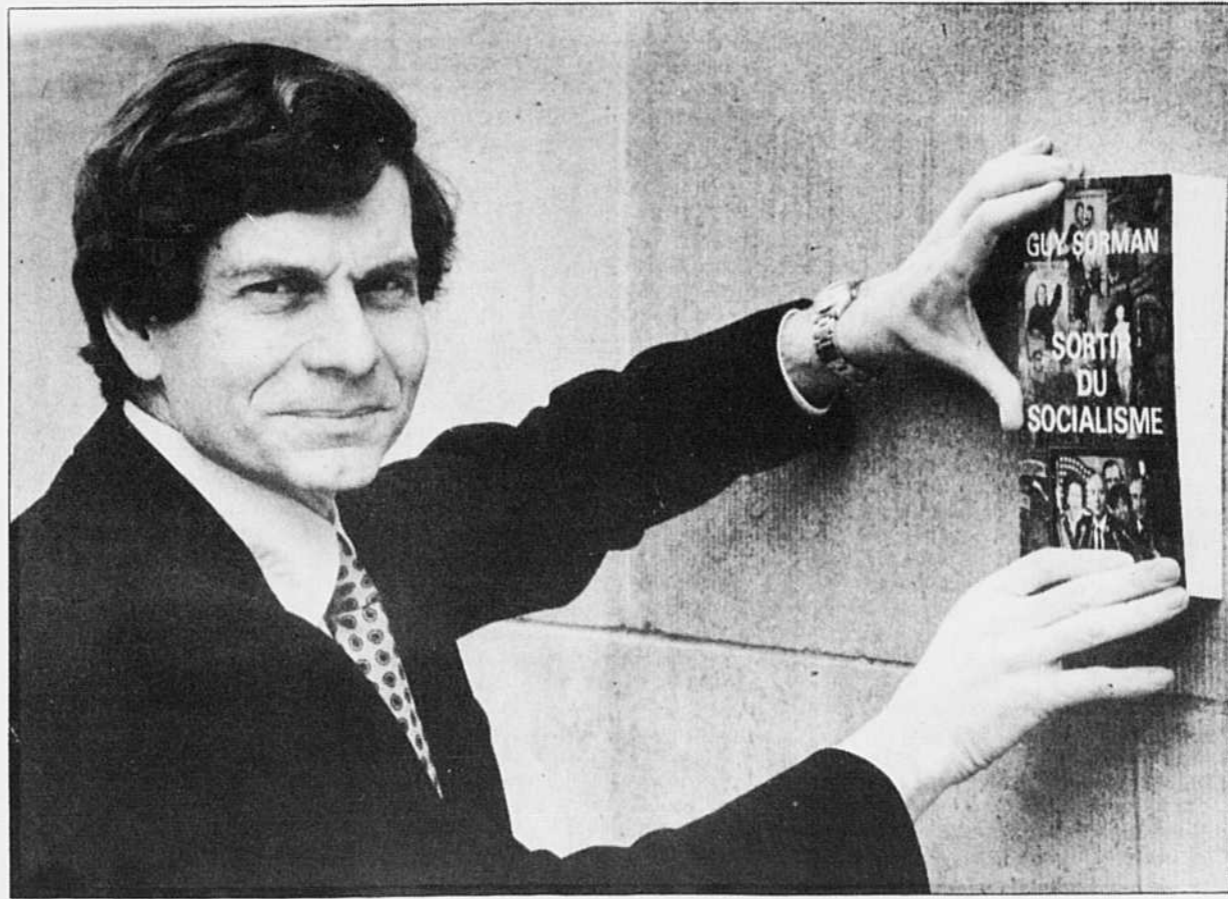


PHOTO JACQUES GRENIER

Guy Sorman ne cache pas que l'économie de marché est la seule solution menant à la richesse des nations.

Jean Royer Poètes québécois

ENTRETIENS TYPO



### JEAN ROYER POÈTES QUÉBÉCOIS

Des entretiens, menés de main de maître, avec des écrivains — quarante romanciers et trente poètes — qui nous donnent un panorama complet de la littérature québécoise actuelle. Dans la collection Typo.

« Jean Royer est passé maître dans l'art de l'entretien. ... Ses textes ... sont de véritables petits essais, et à ce titre constituent des pages de l'histoire littéraire vivante. »

280 pages 12,95 \$

**l'Hexagone**

336 pages 12,95 \$

Jean Royer Romanciers québécois

ENTRETIENS TYPO



# Le plaisir des Livres

## L'éloquence des images

**L'Option Stravinsky**  
Götting  
Édition : Futuropolis, Paris  
Collection : 30 x 40  
Pierre Lefebvre

UN TROMPETTISTE français, Mazurka, perd ses papiers à Madrid, où il donnait un concert. Le voici donc prisonnier de cette ville, lui qui ne parle pas espagnol. Seul, avec presque plus d'argent en poche, il ne lui reste rien à faire sauf attendre que les fonctionnaires du consulat français lui fournissent un nouveau passeport. Il erre dans la ville, de bars en terrasses, rencontre un journaliste allemand alcoolique, qu'il adopte comme compagnon de fortune, puis une Espagnole, dont il ignore jusqu'au nom, avec laquelle il passe une nuit. Puis, il reçoit ses papiers et repart pour Paris.

Le dernier Götting se résume à cela. Ne croyez pas pour autant qu'il s'agit là d'un album ennuyeux. Il ne se passe de fait pratiquement rien tout au long de *L'Option Stravinsky*, mais la force de ce court récit réside précisément dans cette absence d'action.

Loustal, dessinateur d'*Arrière saison* et du fort bel album *Barney et la note bleue*, a préfacé cet album et cela n'a rien d'étonnant. En effet, Götting, tout comme lui, est un dessinateur d'atmosphère. Ces quelques jours passés à Madrid, cette mince trame qui tient lieu de récit n'est au fond que prétexte à évoquer l'étrangeté d'une ville inconnue, la somnolence que provoquent la chaleur et l'alcool, l'ivresse légère d'une rencontre fortuite, la sympathie teintée de méfiance qu'engendrent les rencontres de passage, etc.

C'est précisément ce qui nous reste de la lecture de cette bande dessinée : une foulée d'impressions,



toutes très justes, très fortes, liées entre elles par ce sentiment d'attente dont elles découlent toutes.

Il est tangible que, dans cet album, c'est le graphisme particulier de l'auteur qui porte tout entier le poids de ce récit. Götting étant beaucoup plus un dessinateur qu'un conteur. Ce que j'entends par là n'est pas qu'il masque la faiblesse de ses scénarios par la force de son dessin mais bien que

le dessin à lui seul est suffisamment éloquent pour transformer en histoire envoutante une anecdote plutôt fragile. Plus que tout ce que peuvent dire, ou laisser entendre, les personnages, plus encore que ce que nous raconte le récit lui-même, ce sont ici les images qui parlent, nous disent l'ennui, l'envie, la langueur, l'attente, l'angoisse, la douceur, le bonheur momentané et fragile, la vie brisée,

la détresse. On pourrait presque dire que *L'Option Stravinsky* est entre l'album de bd et le recueil d'illustrations tant l'effet qu'il nous laisse est plus près de celui-ci que de celui-là. Les répliques des phylactères ne nous disent rien, ou enfin si peu, les personnages ne se parlent pas, ne se livrant pas, bavardant de peur d'avoir à se dire quelque chose. Et, chaque fois que Mazurka se confie, ou qu'il cherche à percer le secret de son interlocuteur, on lui intime le silence, ou le retrait. On ne se rencontre pas chez Götting, on se croise, on s'effleure et c'est l'image, l'image seulement, qui nous communique, avec précision, tout ce que cache et révèle cette absence de communication.

Je tiens absolument à noter que la maturité graphique de Götting est époustouflante. Pour un dessinateur si jeune (il n'a que 27 ans), son art est déjà aussi aguerri, dans son propre domaine, que celui de Tardi ou même de Moëbius, qui sont de plusieurs années son aîné. Il est également difficile de lui trouver des influences ou des maîtres, tant son dessin est inusité et ne ressemble à rien d'autre dans le monde de la bd. On peut toujours mentionner Baudoin (*Le Portrait*) et Loustal car, comme eux, ses oeuvres sont d'abord basées sur l'intensité du dessin, mais il demeure tout de même, graphiquement, à cent lieues de chacun d'eux.

Je ne puis que féliciter les éditions Futuropolis d'avoir accueilli Götting dans leur collection 30 x 40. Tout comme Baudoin (j'ai déjà dit tout le bien de l'album qu'il a réalisé pour cette collection), le dessin de Götting est tout à fait à son avantage dans un ouvrage de cette dimension (30 cm par 40 cm), laissant à son trait large et à ses arrières-plans charbonneux assez d'espace pour respirer pleinement.

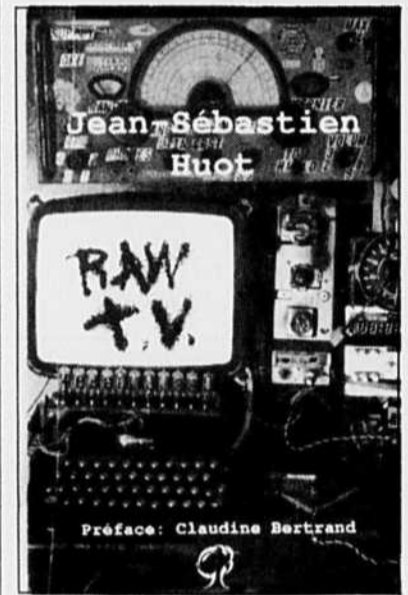
## LA VITRINE DU LIVRE

**Histoire de la folie au Québec de 1600 à 1850**  
Essai par André Cellard  
Boréal

L'AUTEUR trace ici un portrait de la maladie mentale au cours des 17e, 18e et 19e siècles, à partir du temps où l'institution n'existait pas encore et que le traitement de la folie échappait au contrôle de la médecine. Le fou dans la famille puis pris en charge par la société jusqu'à la solution de l'enfermement : tout le cheminement de la définition de la folie et de sa représentation sociale fonde la matière de ce livre écrit par un spécialiste, professeur à l'Université d'Ottawa.

**Raw T.V.**  
Poésie par Jean-Sébastien Huot  
Les Éditions du Chêne

IL Y A du nouveau en poésie. En voici une des illustrations les plus frappantes. Membre du groupe « Gaz Moutard » (ils sont « contre »), Huot publie son premier recueil, soutenu par une préface de Claudine Bertrand qui, après avoir rappelé ce laïcard de Tristan Tzara, père du dadaïsme : « Il n'y a que deux genres, le



l'actualité avec l'adaptation de son roman *Uranus* par le cinéaste Claude Berri, dont la première projection avait lieu à Montréal cette semaine. Le voici avec sa parole littéraire, dans ces entretiens réunis à partir de vieux documents et imaginés par un *afficionado*. Georges Robert se défend d'avoir écrit là un essai, une étude savante ou une biographie. C'est la voix familière de Marcel Aymé qu'il veut nous rendre, en lui redonnant sa parole et sa place pami nous, le faisant répondre « tout bonnement comme vous et moi aux questions que pose notre société vacillante. »

**L'espace du diamant**  
Roman d'Esther Rochon  
La Plaine Lune

ESTHER ROCHON tient une place singulière en littérature. Son quatrième roman poursuit cette quête du sens de l'univers dans une écriture qui allie l'écriture littéraire et les jeux de la science-fiction. Après *Coquillage*, qui lui a valu le Grand Prix Logidisque de la science-fiction et du fantastique, voici *L'espace du diamant*, où les Aovens, petit peuple oublié, qui était prisonnier depuis des siècles, découvre l'apprentissage difficile de sa liberté nouvelle. Diffusions, rêves et jeux politiques ressemblent étrangement à ceux que nous connaissons dans la vie « réelle ».

**Cap à l'amour**

Récits de Yves Thériault  
VLB Édition

CHAQUE NOUVEAU recueil de textes du regretté Yves Thériault est un cadeau. Voici le quatrième recueil de l'intégrale des contes et récits du grand romancier. *Omnia vincit amor*, écrivait Virgile, oui, et c'est bien ce que savent aussi depuis des temps immémoriaux pêcheurs gaspésiens, braconniers américains, sacristains ou journalistes à la petite semaine — oui, l'amour triomphe de tout, et qui irait s'en plaindre ?

**Éclipses**

Récits de Marc-André Paré  
Triptyque

DES ILLUSTRATIONS de Mélinda Wilson nous font entrer dans l'univers insolite de l'auteur. Ses histoires mettent en scène des personnages plutôt truculents à la recherche d'un illusoire bonheur où l'émotion viendra les égarer, nous prévient le prière d'insérer. Il s'agit du deuxième recueil de l'auteur.



## LA VIE LITTÉRAIRE

Jean Royer

### Une Bibliothèque Nationale bien fréquentée

LE PREMIER rapport annuel de la Bibliothèque Nationale du Québec (BNQ), constituée en corporation depuis le 1er avril 1989, constate une légère augmentation de la clientèle, soit 2 % par rapport à l'année précédente, pendant que les demandes de renseignements ont augmenté de

13 % et les prêts de documents sur place, rue Saint-Denis, ont augmenté de 10 %. La BNQ a aussi reçu en 1989-1990 20 652 titres de livres, journaux et autres périodiques et elle a acquis en dépôt légal 8 388 livres et 10 217 titres de journaux et revues, une augmentation respective de 19 et 51 %. La BNQ a également enrichi ses collections de 22 fonds d'archives privées.

D'autre part, dans le cadre de ses relations avec les autres bibliothèques nationales du monde, la Bibliothèque de la rue Saint-Denis a conclu des conventions de coopération avec la France, le Maroc et l'Algérie. Son pdg, Philippe Sauvageau, a aussi signé une entente avec son homologue de la Bibliothèque nationale du Canada, Marian Scott, ce qui lui permettra de doubler le nombre de documents québécois touchés par le programme de catalogage avant publication.

### Lectures et rencontres

LOUISE COTNOIR lira ses textes à la galerie Skol (4060, boul. Saint-Laurent, espace 107), dimanche à 15 h. Rappelons quelques-uns de ses titres

publiés aux Écrits des Forges et à Remue-Ménage entre 1984 et 1989 : *Plusieurs*, *les Rendez-vous par correspondance*, *Tension* et *Signature païenne*. Dimanche aussi, à 14 h, à la Librairie Gallimard (3 700 boul. Saint-Laurent), le magazine *Vice Versa* lance son plus récent numéro et propose un débat sur le thème : « Les défis de la société distincte : nation, race, culture. » Les participants : Yves Sioui Durand, Danielle Juteau, Michel Morin, Emile Ollivier, Majide D'Khissy. Le débat sera animé par Bernard Lévy. **Elizabeth Vonarburg**, professeur et écrivain de science-fiction, sera l'invitée du Mardi littéraire de l'Association des Auteurs de Cantons de l'Est à Sherbrooke, le 25 février. Elle parlera de « La relation au réel dans les oeuvres de fiction ». Mercredi à Place aux poètes (bar Au Plaisir, 4467A rue Saint-Denis), Janou Saint-Denis reçoit l'équipe de la revue *Gaz Moutard* : Jean-Sébastien Huot, qui vient de faire paraître *Raw TV* ainsi que Mario Cholette, David Hince, Nancy Labonté et Max Morin-Dubois. Par ailleurs, le jeudi 28 février, au restaurant La Vieille France (52, rue Saint-Jacques), à 18 h 30, La Société des écrivains canadiens reçoit pour son dîner-causerie mensuel la dramaturge et romancière **Marie Laberge**, qui a publié ses plus récents titres chez Boréal.

### Lancement

C'EST au bar Les Bodards (4328, rue Saint-Laurent, coin Marie-Anne), mardi à 17 h, que la revue *Les Herbes Rouges* lancera ses deux plus récents numéros : 192 réunit un bilan de la dernière saison de danse, tandis que le numéro 193 nous propose un livre de Carole David intitulé *L'endroit où se trouve ton âme*.

### Les ondes littéraires

AU SOMMAIRE de *Littératures actuelles*, dimanche, à 14 h 30, au réseau MF de Radio-Canada, une réflexion sur les rapports entre érotisme et littérature. Réjane Bougé reçoit Claude Lévesque (la postérité de Sade), Anne Dandurand, auteur de *Le coeur qui craque*, Jacques Brault (l'érotisme à la japonaise). Pour sa part, Suzanne Giguère reçoit Jean Marcel.

### Caractères: Psy-show

À L'ÉMISSION *Caractères*, à TV5, dimanche à 20 h 33, Bernard Rapp explore le thème de la psychanalyse avec les auteurs Dominique et Gérard Miller, Judith Rapoport, Jean-Philippe Domecq, François Roustang et Jean-Luc Payen. Rediffusion le dimanche suivant à 14 h 45.

poème et le pamphlet », écrit : « Jean-Sébastien Huot manie avec habileté ces deux genres qu'il réunit dans un cruel face à face. D'abord et avant tout, il propulse dans ses poèmes de nature pamphlétaire, sa colère, sa rage contre un système qui nivelle et triture les consciences, étouffant par le fait même toute forme de liberté. »

### Le père

Essai de Naim Kattan  
Hurtubise HMH  
COMMENT expliquer qu'au Moyen-Orient les intégrismes religieux s'exacerbent, qu'un véritable combat des chefs s'est engagé dans l'actuelle crise du Golfe persique ou qu'ailleurs encore le pouvoir de tous les « petits pères des peuples » est remis en cause ? Selon Naim Kattan, une partie de la réponse repose dans l'image du père telle que perçue et interprétée dans le temps par les religions et les civilisations. La voici traitée en 12 chapitres, allant d'Abraham à Proust ou de Mohammed à Marx en passant par Michel Tremblay ou T.E. Laurence.

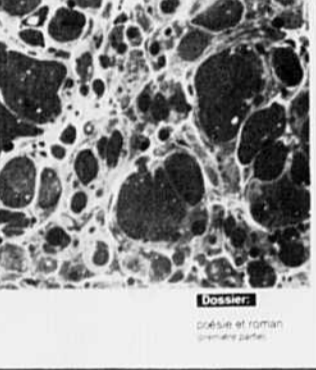
### Marcel Aymé est revenu

Entretiens imaginaires par Georges Robert  
Éditions Pierre Tisseyre  
MARCEL AYMÉ revient dans

## estuaire

### estuaire

la rumeur des lieux



Des poèmes de :  
CLAUDE BEAUSSOLEIL, NICOLE BROSSARD, PAUL CHAMBERLAND, JEAN-PAUL DAoust, CAROLE DAVID, DENISE DESAUTELS, LOUISE DUPRÉ, BERNARD POZIER, JEAN ROYER, ÉLISE TURCOTTE, ANDRÉ ROY.

Abonnement pour quatre (4) numéros  
Abonnement étudiant/écrivain 18 \$ □  
Abonnement régulier 20 \$ □  
Abonnement pour institutions 30 \$ □  
Abonnement à l'étranger 35 \$ □  
Abonnement régulier pour 2 ans (prix spécial pour huit (8) numéros, au Canada seulement) 35 \$ □  
Abonnement régulier pour trois ans (prix spécial pour douze (12) numéros, au Canada seulement) 50 \$ □  
On peut aussi se procurer la plupart des cinquante (50) premiers numéros d'estuaire 5 \$ □

Nom.....  
Adresse.....  
Code.....  
Veuillez m'abonner à partir du numéro.....

estuaire: C.P. 337, succ. Outremont, Montréal H2V 4N1

### ◆ Dufresne

commémore le souvenir de Martin Luther King, il est bon de rappeler que le pays doit être un rêve à hauteur d'homme avant que d'être un exercice technocratique.

Le lecteur pressé trouvera peut-être que Dufresne escamote la question des rapports de classe : la condamnation du socialisme paraît sans appel, les impérialismes français et américain n'y sont pas carrément dénoncés, alors que la société québécoise elle-même profite de ce que les adeptes de la transculture nommeraient une présomption d'homogénéité. C'est que cet essai — qui montre, explique et tisse des parallèles, sans vulgarisation excessive et dans une langue à des lieues du pamphlet dénonciateur ou de la proclamation — doit être lu comme un plaidoyer pour les petites nations (les exemples de la Suisse mais, surtout, de la Norvège sont dans ce contexte les plus probants).

Enracinées dans des « solidarités de base », ces nations proposent en effet les régimes les plus proches du modèle de démocratie directe qu'était la cité athénienne. La montée des régionalismes et du pacifisme, ainsi que du mouvement écologiste qui permet de questionner les effets pervers de la pure rationalité économique — quand des pays qui se veulent les défenseurs de la liberté

sont aussi des pourvoyeurs d'armes et de technologie —, à un sens plus profond quand on l'inscrit dans un nationalisme à échelle humaine, quand elle s'appuie sur un idéal de justice où la recherche du consensus ne va pas systématiquement à l'encontre des droits populaires.

Comme on le constate, le projet de constitution québécoise de Dufresne ne peut être ramené à l'application d'une recette ou à la simple expression d'un rapport de force politique. Il implique une « charte des droits de l'individu et des obligations envers l'être humain », car la bonne constitution est celle qui établit un juste équilibre entre les limites au pouvoir de la majorité et les limites aux désirs des individus. Comment les anglophones peuvent-ils s'offusquer, en effet, du frein à la liberté individuelle que constitue la loi 101 (on ne parlera pas de l'incongruité que constitue la loi 178) dans le contexte québécois, lorsqu'on sait que plusieurs états américains ont légiféré pour protéger la langue anglaise ?

Une des conséquences du fait de considérer la constitution d'un pays comme une chose relative, qui est fonction du désir conscient d'un peuple à s'affranchir tout autant que de facteurs historiques extérieurs, c'est que l'accession à la souveraineté est aussi affaire de *timing*.

Les Grecs désignaient par le mot *Kairos* ces moments critiques, ces

occasions qu'il faut saisir au vol sous peine de ne plus les voir se reproduire. Pour Dufresne, le moment de la création du pays du Québec est arrivé. Il est l'heure pour les Québécois d'avoir droit de cité, au sens que les Athéniens donnaient à cette expression. Monsieur Bourassa, de quel rêve le Québec est-il fait ?

### ◆ Sorman

part, après quelques années de gorbatchévisme, c'était une question. Pourquoi la perestroïka ne fonctionne-t-elle pas ? J'ai alors décidé de prendre mon bâton de pèlerin et de visiter l'URSS, la Pologne, la Hongrie, la Tchécoslovaquie et la Chine. Résultat : la perestroïka est un échec parce que la nomenklatura est restée au pouvoir et que les réformateurs ne veulent pas bouleverser les moeurs économiques et sociales profondément ancrées dans ces pays.

Sorman connaît bien ces pays. Depuis vingt ans, il visite la Chine, l'Union soviétique et la Pologne. À chaque étape, il rencontre souvent les mêmes interlocuteurs. Lors de son dernier passage, l'an dernier, les réformateurs avec qui il a discuté étaient ceux-là même qui géraient la stagnation sous Brejnev ou Andropov et les « réformes du socialisme » sous les gouvernements communistes de Pologne ou de Hongrie...

Pour mener à bien ses vastes enquêtes, Guy Sorman ne compte sur personne. Dirigeant d'une entreprise de presse, il finance lui-même ses voyages et n'accepte pas un sous des pouvoirs publics. « Chacun de mes livres coûte environ 200 000 \$ en frais de voyage et de recherche. Ce sont les revenus de mon entreprise qui me donnent la liberté de ne rien accepter d'un gouvernement et surtout d'écrire ce que je veux », souligne-t-il.

Jamais à court de sujet et toujours dans un avion où il écrit la plupart de ses livres, Guy Sorman prépare son prochain bouquin. Il s'est jeté sur la difficile question de la coexistence entre modernité et nationalisme.

« Comment va-t-on organiser un monde de cultures variées à l'aube du XXIe siècle ? C'est là un problème qui ne sera sans doute pas facile de régler », dit-il. Il promet à ses lecteurs d'émailer son livre d'exemples colligés à travers le monde. Peut-être même quelques pages sur le conflit entre les Mohawks et les gouvernements canadien et québécois. À suivre.

### ◆ Hamelin

blié aux Herbes Rouges.  
Le roman de Hamelin raconte les déboires d'une noceuse aux allures de vamp faisant irruption dans la vie

de trois camarades partageant un même appartement. Dorianne est leur muse, ou plutôt leur anti-muse. Pierre, le Don Juan, la perdra au profit de Vincent, l'écrivain du « Grand Roman Québécois », sous l'oeil de Pietr, ce télégraphe mystique d'origine polonaise. Nous assistons à la dégradation de la relation entre Vincent et Dorianne, qui devient le personnage de son oeuvre.

« J'ai voulu écrire une histoire d'amour malheureux qui devient un peu vampirique. J'espère que le personnage de Dorianne reste attachant. Il y a plus de compassion dans ce roman que dans *La Rage*. Mais si je devais résumer l'histoire en un seul mot, ce serait *fatalité*. Dorianne est une femme fatale, au sens premier du terme : celle par qui vient le drame, la mort.

« Ce roman est un monologue à trois voix. Pierre, Vincent, Pietr. Dorianne est la seule qui n'a pas son projet d'écriture. Pour la simple raison qu'elle est une créature de fiction. Elle évolue de façon très réelle au milieu de ces trois types. Mais symboliquement elle devient l'objet du projet littéraire de Vincent. Elle n'a pas la parole parce qu'il faut lui conserver son étrangeté. Elle est la créature fictive, celle à laquelle on ne peut pas croire, parce qu'elle est presque trop douloureuse pour être crédible. »

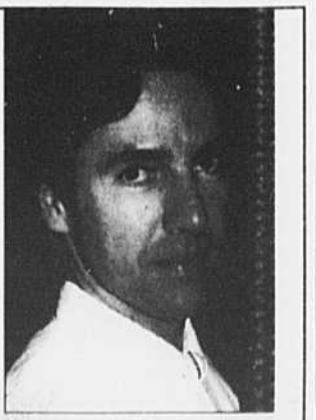
Les Paysages hantés  
GILLES LÉVEILLÉE

# LES PAYSAGES HANTÉS

Un magnifique éloge à la mère disparue, écrit dans la grâce et le recueillement [...] dans une langue belle et poignante [...] une écriture très sensuelle, résultat [...] d'une observation très fine des tourments de l'âme. MARIE-CLAUDE FORTIN VOIR

Les Éditions Québec/Amérique et la Bouquinerie de Cartier vous invitent au lancement du récit **Les Paysages hantés** de Gilles Léveillé aujourd'hui samedi 23 février de 13h à 16h, 1120, avenue Cartier, Québec, (418) 525-6767.

**GILLES LÉVEILLÉE**  
QUÉBEC/AMÉRIQUE  
120 PAGES - 16,95\$



le plaisir des Livres

Louis Hamelin

# Un cauchemar à l'ombre de Parthenais



**Jean BASILE**  
Lettres  
▲ québécoises

LOUIS HAMELIN a eu beaucoup de succès pour *La Rage*, son premier roman. On avait remarqué son allant qui se traduisait par une charmante frénésie pour les femmes et un solide sens du décoratif. On avait aussi déploré sa langue, très médiocre, sa tendance au bâclage et son goût pour le sensationnel, d'autant plus regrettable que Louis Hamelin prétend au grand art. Mais, dans l'ensemble, ça allait.

Par tradition, le deuxième roman d'un auteur qui promet est casse-cou. En effet, le plaisir de la découverte s'est évaporé et, généralement, ce sont les défauts qui restent. On ne peut pas dire que *Ces spectres agités*, le deuxième roman justement de Louis Hamelin, devraient retourner dans leurs limbes et se taire. On ne peut pas dire non plus qu'ils impressionnent au-delà du normal. Ce roman a un défaut rédhibitoire. Pierre ou Pièr, Vincent et l'affreux Dorianne, les personnages, sont antipathiques, outre que l'auteur multiplie les mots et les pages alors qu'on sait depuis longtemps de quoi il retourne.

De quoi retourne-t-il, au fait ? C'est une histoire d'amour plutôt sordide. Les trois garçons sont colocs. Ils habitent un quartier affreux, juste en face de Parthenais, un sinistre donjon nous tenant lieu de paysage occidental précise l'auteur. Pierre est un don Juan qui martyrise les vieillards dont il a charge. Pièr est un réfugié polonais. Il croit aux esprits, dans la tradition papale de son pays natal et médite sur Solidarité. Vincent, lui, veut devenir écrivain et il passe une grande partie de la journée à contempler d'un oeil perplexe sa machine à écrire. D'une certaine façon, ces trois jeunes hommes ne font qu'un. Il fantasme sur un avenir glorieux et créatif. Les quels des trois réussira-t-il ? Au vrai. Leur grand problème est la baise avec les secrétaires qui s'y réfèrent. *J'avais la tête ailleurs, le sexe bien encarcané dans mon slip*, dit Vincent qui se balance dans un hamac.

En ce qui concerne *encarcané*, il s'agit d'un populisme. Malheureusement, Louis Hamelin a tendance à inventer des mots. Il se plaît aussi, scripta manent, à l'utilisation de termes rares ou vieilliss comme *viduité*. Ce travers enfantin est d'autant plus étonnant que l'écrivain est loin d'avoir épuisé les capacités de la langue française. Il ferait mieux, par exemple, de ne pas écrire *ès jalousie* sans

s. Je ne veux même pas évoquer ses calembours, révoltants, dans le genre *Je préfère le cul au recul*.

Tout se corse avec l'arrivée de Dorianne, une femme, que Pierre amène à la maison pour la mettre, sous le regard de Vincent, plus timide dans ce genre d'affaires, et qui bave. Les glandes et l'amitié étant ce qu'elles sont du côté de Parthenais et par une terrible journée d'été dont Montréal a le secret, la jeune femme se retrouvera dans la couche de Vincent, sous l'oeil réprobatif de Pièr qui n'en pense pas moins. Passion, délire et épuisement, on se doute bien que la machine à écrire de Vincent prend le chemin de la fenêtre. Toute une partie du livre est consacrée aux aventures de Dorianne et de Vincent. C'est l'horreur et la déchéance, sans oublier une bonne dose de masochisme et maintes discussions sur le sens de la vie moderne quand on est un paumé.

Bien entendu, Dorianne représente l'absolu de la damnation qui vaut toutes les littératures du monde. C'est une jeune fille avec un visage de craie et une solide propension au vin rouge. Son sacre préféré est *château*, comme dans Château Laffitte ou Château Rothschild. Elle aime aussi le boudin et la viande rouge. Si on ajoute que Pièr, le petit polonais qui ressemble de plus en

plus à Roman Polanski, sent toujours l'ail, on a vite compris que Dorianne est une vamp. C'est même une vampire, à la mode de Dracula, sauf qu'elle ne suce pas en Transylvanie mais dans le quartier Ontario et, notamment au Barrage, un bar semblait-il à la mode dans la jeunesse. Attention au pieu! Louis Hamelin ne nous en privera pas. Ramené à des proportions naturelles, ce n'est que la banale histoire du jeune homme plein d'idéal qui entend le chant des sirènes. Bien entendu, Louis Hamelin fait partie de nos jeunes muscadins qui s'amuse à animer le débat féministe. On ne lit que ça en ce moment. On cherche en vain une idée nouvelle sur cet intéressant sujet.

Vin et sang, ce genre de métaphore est pénible, surtout quand elle dure trois cent pages. Et puis, la métaphore, ça permet d'oublier la psychologie. Louis Hamelin a des dons plastiques évidents. La construction de son roman, pour curieuse qu'elle soit, le prouve, comme le confirment ses descriptions. On ne fera guère mieux dans le genre Fulum-Ontario. Mais, mon Dieu, que les personnages sont épais et faux, sauf Dorianne qui, par un effet d'accumulation grossier, a de la puissance. Vincent, en particulier, est insignifiant. De plus, il moralise tout le temps, surtout dans les dialogues.

Louis Hamelin s'est pris au sérieux. Il aurait bien mieux fait de s'en tenir à l'intrigue de son roman, de couper des pages et de soigner son style mais il insiste beaucoup beaucoup sur le sublime et sur la littérature. Oublions le sublime et parlons de littérature avec lui. Comment voit-il l'âme d'un écrivain? C'est une entité fumeuse et indescriptible, fait-il dire à Vincent. Qu'est-ce qu'écrire? Il faudrait écrire en lettres de sang. Comme c'est nouveau, précis et bouleversant! Cela dit, quel est l'univers littéraire du romancier puisqu'il en veut un? Il existe oui, mais il est extrêmement ténu et d'ailleurs sympathique puisque le titre du livre est emprunté à Verlaine. Outre Verlaine, on y retrouve donc des gens très bien et assez disparates, Hesse, Lowry, Hemingway et Proust. Sauf que Louis Hamelin ne retient d'eux que des banalités, quand il ne s'agit pas de contresens, comme si le romancier ne les avait pas lus. Ainsi, Proust est un jaloux, Lowry un ivrogne, Hemingway un impuissant, ce qui est un peu court. Quand à Hesse, ce chantre du milieu, un peu neurasthénique sur la fin, le voilà partisan du suicide.

*Ces spectres agités*, Louis Hamelin, roman, 180 pages, éditions XYZ-Flammarton, Montréal 1991.

Gérard Bergeron

# Le «crochet» canadien de Tocqueville

**QUAND TOCQUEVILLE ET SIGFRIED NOUS OBSERVAIENT**

Gérard Bergeron  
Presse de l'Université du Québec  
1990, 183 pages.

Jean-Pierre Proulx

JE NE CONNAISSAIS d'Alexis de Tocqueville que le titre de son ouvrage célèbre : *De la démocratie en Amérique*, et sa prophétie sur l'avenir des États-Unis et de la Russie comme puissances mondiales. Plus récemment, j'ai appris que Tocqueville avait fait un détour à Montréal et Québec au moment de son voyage aux États-Unis.

L'ouvrage qu'a publié l'automne dernier le politologue Gérard Bergeron fournit maintenant une analyse complète et critique sur le fascinant «crochet» canadien de Tocqueville, du 21 août au 3 septembre 1831, et dont la plus grande partie se passa à Québec.

Ce qui impressionne avant tout c'est l'incroyable actualité de ses observations sur la société canadienne, en particulier sur les rapports entre les «Anglais» et les «Canadiens», comme on disait à cette époque, et comme le disaient d'ailleurs encore

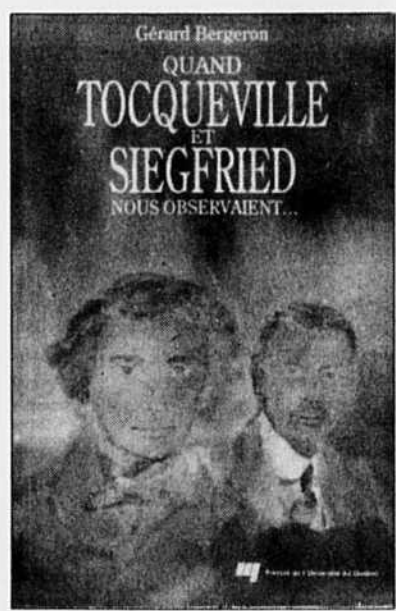
nos grands-parents.

Ainsi, note-t-il, «le Bas-Canada (heureusement pour la race française) forme un État à part. Or, dans le Bas-Canada la population française est à la population anglaise dans la proportion de dix contre un. Elle est compacte. Elle a son gouvernement, son parlement à elle. Elle forme véritablement un corps de nation distinct».

Dans un article publié dans ce journal le 15 mai 1987 à l'occasion des accords du lac Meech, j'avais cru naïvement que l'épithète «distinct» appliquée au peuple québécois remontait à 1956, date de la Commission royale d'enquête sur les problèmes constitutionnels (la Commission Tremblay).

Et il semble que Tocqueville n'ait pas été lui-même l'auteur de cette épithète. Dès la traversée de la frontière par les grands lacs, il avait demandé à des Canadiens rencontrés au hasard d'un bivouac : «Comment les Français du Canada souffrent-ils la domination anglaise? — Comme un mal inévitable, lui avait-on répondu. Nous ne nous fondons point. Nous restons deux peuples distincts».

Ici, nous nous retrouvons proche d'André Laurendeau qui, dans le rapport de la Commission B&B, parle lui



aussi au pluriel : «Les deux cultures dominantes, écrivait-il en 1966, s'incarnent dans des sociétés distinctes».

Sept ans plus tard, en 1838, dans une lettre à son traducteur anglais, Tocqueville reprend, à la suite des événements de 1836-37, le même thème : «Les Canadiens, écrit-il, for-

ment un peuple à part en Amérique, peuple neuf et sain, dont l'origine est toute guerrière, qui a sa langue, sa religion, ses lois, ses moeurs, qui est plus aggloméré qu'aucune autre population du nouveau monde, qu'on pourra vaincre mais non fondre par la force dans le lien de la race anglo-américaine. Le temps seul pourrait amener ce résultat, mais non la législation ni l'épée».

M. De Beaumont, son compagnon de voyage, tient exactement le même langage que Tocqueville. À peine avait-il quitté le pays, le 5 septembre 1831, qu'il écrivait à son père : «Les Canadiens n'ont pas cessé de former une population à part, entièrement distincte de la population qui cherche à s'introduire parmi eux».

Tocqueville énonce encore, à l'adresse de son traducteur anglais, cette thèse étonnante sur le Canada anglais, étonnante parce que toujours actuelle : «J'étais porté à croire que votre nation (anglaise) se devait de garder encore la possession du Canada qu'à cette coexistence de deux peuples différents sur le même sol». En clair, s'il n'y avait eu que des Anglais, ils n'auraient pas tardé à devenir des Américains».

Les observations de Tocqueville

sur la place de l'anglais dans l'affichage sont aussi surprenantes : «Bien que le français soit langue presque universellement parlée, note Tocqueville, la plupart des journaux, les affiches, et jusqu'aux enseignes des marchands français sont en anglais». C'était à Montréal.

Quelques mois plus tard, il se trouve à Québec : «On n'entend pas parler que du français dans les rues. Cependant toutes les enseignes sont en anglais».

Et voilà qu'il entreprend avec son compagnon De Beaumont, une excursion à Montmagny. Comme partout ailleurs, «on n'entend point l'anglais», observe Tocqueville : «La population n'est que française». Pourtant pour chaque façade d'aubergiste ou de marchand «son enseignes est en anglais». Et, faut-il le rappeler, cela se passe exactement 72 ans après la capitulation de Québec.

Les 22 pages (sur 179) que Bergeron consacre à André Siegfried et à son oeuvre sur le Canada sont intéressantes, mais n'arrivent pas à nous fasciner comme son analyse sur Tocqueville. Du reste, on a l'impression que c'est de ce dernier que l'auteur avait surtout envie de parler. À preuve, sa conclusion intitulée : «Connaitre la pensée de Tocqueville», porte tout entier sur lui.

# Un roi mis à nu

**NOTRE AMI LE ROI**

Gilles Perrault  
Paris, Gallimard, 1990, 367 p.  
(NDLR : Un des livres chocs de l'heure. Notre ami le roi de Gilles Perrault a déjà été recensé par Yvan Cléche dans nos pages. L'ouvrage controversé de Gilles Perrault, qui a déjà nécessité un déplacement du ministre français des Affaires étrangères à Rabat pour rassurer le roi Hassan sur l'amitié de la France, est assez important pour que l'on publie exceptionnellement une autre recension de cette enquête-pamphlet.)

Marcel Fournier

INDÉNIABLEMENT, Gilles Perrault a de l'audace : il n'a comme arme qu'un stylo et un carnet de notes et, seul, il part en guerre contre nul autre que le roi du Maroc et le Commandeur des Croyants. Son livre est plus qu'une enquête qui nous conduit dans les dédales d'un royaume; c'est un véritable pamphlet dont le principal objectif est de mettre à nu le roi Hassan II.

Auteur de *L'Orchestre rouge*, Gilles Perrault est passé maître dans l'art de mettre en scène une série d'événements politiques et de transformer l'histoire contemporaine en

un fantastique récit d'aventures. Il est vrai que l'histoire du Maroc depuis son indépendance s'y prête bien : l'exil et le retour de Mohamed V le Libérateur, l'élimination de Ben Barka, la tuerie à Skirat, la trahison d'Oufkir, l'emprisonnement du militant de gauche Serfaty, la marche verte, etc.

Tout y est : des bons et des méchants, quelques intrigues de palais et beaucoup de mystère. Que les routes du Maroc sont dangereuses ! Il s'agit, pour Perrault, non pas de présenter une analyse politique mais de mener une enquête policière afin, pense-t-il, de lever le voile sur toutes les «affaires mystérieuses».

Les événements sont connus. Le livre de Perrault n'apporte que peu d'informations nouvelles, il les présente sous un éclairage nouveau, plus dramatique. C'est du Amnistie Internationale avec, en prime, une description détaillée des magouilles judiciaires, des lieux d'incarcération et des tortures infligées. Il est impossible de demeurer indifférent au sort d'Abraham Serfaty ou des membres de la famille Oufkir.

Il n'y a pas ici, au sens strict du terme, de procès avec présentation de pièces et conviction et contre-in-

terrogatoire des témoins : il s'agit plutôt du plaidoyer final de l'avocat de la couronne, lorsque celui-ci veut obtenir du jury un verdict de culpabilité.

Mon ami le roi fournit peu de réponses aux diverses questions que se pose le lecteur face aux événements : qui a tué Ben Barka ? Pourquoi Oufkir, bras droit du roi, l'a-t-il trahi ? La mort du général Dlimi, directeur général de la Sûreté nationale et chef des services secrets, n'est-elle qu'un accident ? L'interprétation se réduit le plus souvent à la formulation de diverses hypothèses, souvent contradictoires, et qui dans certains cas relèvent de la rumeur publique.

Pour comprendre les événements, Gilles Perrault se tourne du côté des hommes (et parfois des femmes) et il cherche à connaître le motif de leurs actes : amour des femmes, goût du luxe et de l'argent, soif du pouvoir, etc. Et, puisque dans un pays comme le Maroc, tout tourne autour du roi Hassan, il devient la première cible. Qui est cet homme riche et tout-puissant ?

Perrault présente rapidement l'histoire du roi : son enfance malheureuse, ses études, son arrivée au



Le roi Hassan

pouvoir, ses amours. Plutôt caricatural, le portrait qu'il fait d'Hassan II est souvent amusant, parfois irrespectueux : mauvais goût dans l'habillement et la décoration, faste des

réceptions, colères, peur de la mort, etc. L'homme politique intéresse peu Perrault, qui ne se demande guère pourquoi Hassan II ait pu apparaître comme un monarque éclairé, symbole de la réconciliation du modernisme et de l'Islam. Et à la question *Pourquoi le roi est-il toujours au pouvoir*, Perrault répond tout simplement : *Hier, le roi a eu de la chance — la baraka —; aujourd'hui, il est tout-puissant.*

Si le livre de Gilles Perrault connaît un grand succès en France, c'est plus qu'une question de style. En arrière-plan se profile tout l'après-colonialisme. Le roi est accusé mais la France est directement interpellée : la France a permis le rétablissement de la monarchie au Maroc; c'est en France que s'est passée l'Affaire Ben Barka. L'une des grandes forces d'un pouvoir colonial est de s'exercer même une fois l'indépendance acquise : hier, pour défendre les intérêts de la nation; aujourd'hui, pour faire respecter les droits de l'homme. Il n'est jamais facile pour un ancien maître de devenir le juge; il a lui aussi sa grande part de responsabilité. Le titre du livre de Perrault l'indique clairement : Notre ami le roi.

LOGIQUES LA VIE MODERNE



288 p. 24,95\$



189 p. 19,95\$



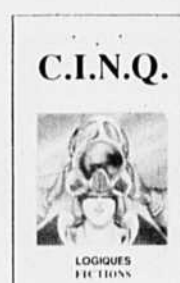
160 p. 24,95\$



344 p. 24,95\$



280 p. 24,95\$



228 p. 18,95\$



214 p. 19,95\$



305 p. 24,95\$



214 p. 18,95\$

1225, de Conde, Montréal QC H3K 2H4 (514) 933 2225 FAX: (514) 933 2182  
Les Éditions LOGIQUES sont agréées et subventionnées par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

MICHEL LEMIEUX  
L'AFFREUSE TÉLÉVISION

Voici le pamphlet dont on parle le plus ces jours-ci. Soyez dans la course!

GUÉRIN  
littérature

MICHEL LEMIEUX  
L'AFFREUSE TÉLÉVISION

Voici le pamphlet dont on parle le plus ces jours-ci. Soyez dans la course!

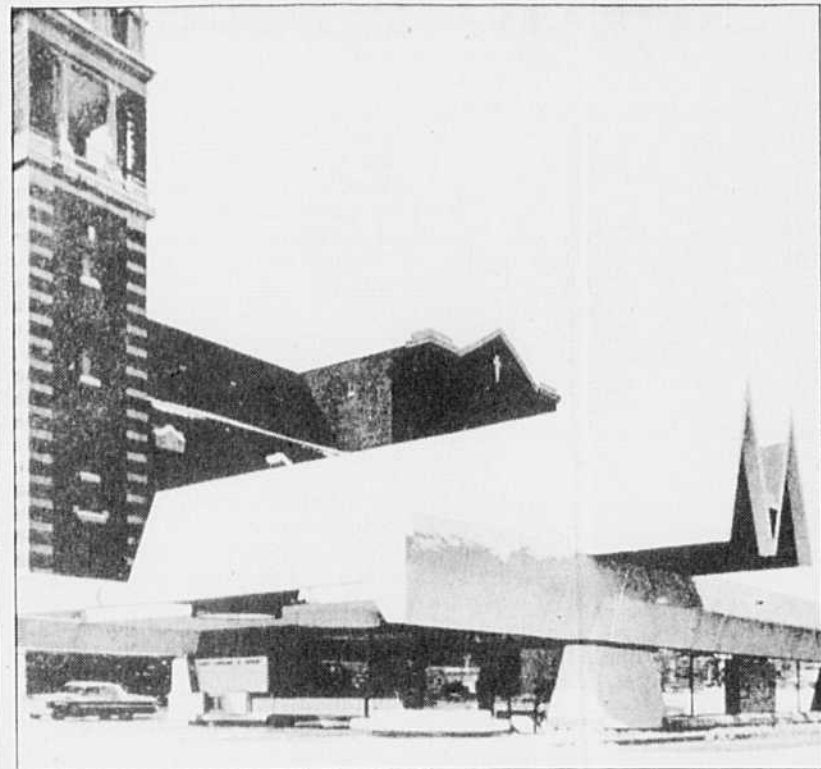
MICHEL LEMIEUX  
L'AFFREUSE TÉLÉVISION

Voici le pamphlet dont on parle le plus ces jours-ci. Soyez dans la course!

**Le plaisir des Livres**

# La ville moderne: un virage en U?

**ARCHITECTURES DU XXe SIÈCLE AU QUÉBEC**  
Claude Bergeron  
Éditions du Méridien, 271 pages.  
Robert Saletti



La Caisse populaire Saint-Zotique, à Montréal.

Il y a quelques mois l'architecte Jean-Claude Marsan, dans un recueil de textes portant sur des problèmes récents d'urbanisme, rappelait l'urgence de sauver Montréal. Récemment, le maire de Québec, dans une entrevue accordée au DEVOIR, exhortait le gouvernement à mettre un terme aux privilèges des banlieues et à freiner l'étalement urbain qui atrophie les grandes villes.

À sa façon, qui est plus discrète, le livre de Claude Bergeron en vient à la même conclusion et attache lui aussi le grelot du rapiéçage du tissu urbain.

Deuxième version d'un texte rédigé à l'occasion de l'exposition du même nom tenue l'année dernière au Musée de la civilisation, *Architectures du XXe siècle au Québec* est sans doute la première synthèse consacrée exclusivement à l'architecture québécoise « moderne », si l'on entend par là aussi bien les techniques et les moyens de production de la société industrielle que le style fonctionnaliste dont Le Corbusier fut un des maîtres d'oeuvre. Évidemment, le recours à une modernité aussi vaste augmentait les risques d'un découpage historique plutôt conventionnel, ce que vient confirmer une division en chapitres qui fait des années 1890-1929 une époque de progrès, des années 1929-1945 une époque de repli et de remise en question, et des années 1945-1970 une époque d'expansion territoriale et de modernisation.

La perspective panoramique adoptée ici renvoie donc davantage aux grandes tendances de l'architecture québécoise de ce siècle qu'à ses points de rupture, ses décrochages.

Cette réserve étant faite, qui vient du fait que l'auteur est avant tout un historien et que l'ouvrage s'adresse en définitive à des non-spécialistes, *Architectures du XXe siècle au Québec* est un essai instructif. L'architecture est l'expression du mode de vie, et des valeurs d'une société et l'on comprend l'auteur, puisqu'il s'intéresse au siècle qui a vu les masses accéder au divertissement sur grand

écran et à la vitesse sur quatre roues, de lier l'évolution du Québec non seulement à l'architecture industrielle et commerciale et à l'architecture publique, mais aussi à l'architecture domestique et à l'architecture des lieux de loisirs (salles de cinéma, hôtels, motels).

De manière générale, on retiendra de cet essai aussi agréable à consulter qu'à lire — les illustrations y sont nombreuses, un lexique aide à la compréhension des détails techniques qui n'entament jamais la lisibilité de l'ensemble, et l'écriture ne manque pas de versatilité — que le Québec est entré dans la modernité d'abord par nécessité et sous l'influence américaine. La plupart de nos grands architectes ayant été formés aux États-Unis ou par des maîtres américains, l'architecture québécoise fut pour l'essentiel « tributaire de phénomènes d'abord apparus ailleurs ».

Au cours des trente premières années du XXe, si elle ne fut pas originale (sauf pour le triplex qui est l'habitation type de l'architecture do-

mestique de cette période), celle-ci connut néanmoins un net essor malgré le peu d'engouement des gouvernements de l'époque pour l'art et l'aménagement. On saisit mieux, d'ailleurs, l'état actuel de vétusté dans lequel se trouve l'infrastructure culturelle de la métropole quand on sait que la ville de Montréal refusa en 1905 un don de 150 000 \$ pour la construction d'une bibliothèque municipale qu'elle entreprit néanmoins quelques années plus tard à ses frais.

La période de l'entre-deux-guerres fut au contraire une période de plus grande implication des instances gouvernementales, aiguillées qu'elles furent par leur désir, à forte résonance idéologique, de « voir apparaître un style authentiquement national ». C'est l'époque de la colonisation et de la maison de colon. Incidemment, c'est dans le contexte de l'architecture religieuse, à la suite du séjour au Québec de Dom Bellot et de l'effervescence du milieu des revues consacrées à l'art sacré, que s'est déroulée la première véritable réflexion organisée sur la fonction de

l'art architectural au Québec. Fait intéressant, le repli sur le passé généralement associé à l'entre-deux-guerres n'a pas eu que des répercussions négatives, note Bergeron, puisque l'étude de l'architecture ancienne a permis de renouveler l'intérêt pour le style vernaculaire — celui de la maison de campagne anglaise par exemple. L'École d'architecture de l'Université McGill, ici comme ailleurs, a joué un rôle de premier plan.

Dans le troisième chapitre de son essai, judicieusement intitulé « L'ère de la banlieue », Bergeron met en évidence les différentes caractéristiques de l'architecture moderne — le fonctionnalisme, le recours à la préfabrication, la présence des volumes sur les surfaces — pour mieux montrer les contradictions et les limites auxquels ont conduit simultanément l'atomisation de l'espace privé (le bungalow) et la fièvre consumériste (le centre d'achat). À mesure que l'on se rapproche du Québec contemporain, on remarque que les questions d'architecture cèdent de plus en plus le pas à des questions qui relèvent de l'urbanisme. L'utopie moderniste qui voyait la banlieue comme une manière de joindre ville et campagne s'est dissipée dans les vapeurs du monoxyde de carbone.

Dans la dernière partie de son essai, Bergeron parle de reconstruire la ville « par de petites et moyennes interventions continues », et en appelle, en citant Robert Venturi (auteur du célèbre *De l'ambiguïté en architecture*) à un postmodernisme qui réintégrerait l'histoire et la culture populaires, en réaction à une modernité qui a fait perdre aux formes leur « urbanité » et à la rue sa fonction sociale. Le débat n'est pas neuf entre modernes devenus anciens et postmodernes, et le Québec, ici aussi, tente de rejoindre une tendance mondiale. Des programmes universitaires en rénovation, en restauration et en recyclage sont apparus, mais le défi sur le terrain reste énorme.

Même s'il est évident que plus on approche du présent moins les débats sont clairs et faciles à trancher, *Architectures du XXe siècle au Québec* pose les bonnes questions. Tout en suivant le fil historique que l'objet de sa réflexion suggérait, Bergeron a su souligner et mettre en perspective les enjeux « modernes » de l'architecture et ce faisant, nous ouvre la porte à des aspects méconnus de la culture du Québec.

## LA REVUE DES REVUES

Jean Royer

### LIBERTÉ

no 193 Février 1991  
*Façons de lire*  
« AI-JE jamais connu la pure ivresse de lire — celle qui nous clôt le monde, fait de nous un être au visage de papier mâché, recroquevillé tel une momie dans une jarre ou allongé à la façon d'un mort, et néanmoins jubilant en silence ? »

Cette question pose la « façon de lire » de Richard Millet pour cet excellent numéro de *Liberté*. Une quinzaine d'écrivains dans leurs méditations littéraires ou métaphysiques. À côté de Richard Millet, l'excellent prosateur français, vous trouvez Mistral et Hamelin, Monique LaRue et Suzanne Jacob, Marie-Anndrée Lamontagne et Nicolae Popescu, Elizabeth Bishop et Sylvain Trudel, et quelques autres.

Au sommaire de ce numéro, en plus des chroniques habituelles, un document à ne pas négliger : le Mémoire de Yves Beauchemin présenté à la Commission Bélanger-Campeau sous le titre : « Vers la souveraineté ».

### POSSIBLES

Vol. 15, no 1, Hiver 1991  
*La souveraineté tranquille*  
LA SOUVERAINETÉ. Quoi d'autre en cette saison politique décisive? La revue *Possibles* en a fait depuis quinze ans un de ses principes fondateurs. Elle nous propose aujourd'hui une analyse du destin politique du Québec par des intellectuels venus de divers horizons : Marcel Rioux, Édouard Cloutier, Gabriel Gagnon, Monique Simard de la CSN et d'autres. Marcel Fournier a interviewé Lucien Bouchard du Bloc québécois, qui commente la situation, mais sans « dévoiler son projet de société », comme le prétend le prière d'insérer de la rédaction. Ce qui n'empêche pas la réflexion de l'ensemble de rester solide.

Au sommaire de *Possibles*, vous retrouverez le jeune romancier Louis Hamelin avec une réflexion sur la crise amérindienne.

### LA PAROLE MÉTÈQUE

No 17/18 Hiver-printemps 1991  
À L'ENSEIGNE du « renouveau féministe », le magazine de Ghila Benesty Sroka nous propose plusieurs interviews inédites avec Andrée Ferretti (*La vie partisane*, l'Hexagone) Anne-Marie Garat (*Chambre noire*, Flammarion), Françoise Sagan (*La*

*Laisse*, Julliard), Michelle Causse, qui parle de traduction, et Françoise Verny (*Le plus beau métier du monde*).

Pour ce numéro « double » de quatrième anniversaire, *La Parole métèque* accueille les féministes anglophones et demande à ses lectrices si l'initiative devrait s'instituer à l'avenir. Wendy Putman présente cette vingtaine de pages à l'enseigne de « The Otherness... »

### CAP-AUX-DIAMANTS

No 24, Hiver 1991  
*Mon pays c'est l'hiver*  
DANS UNE PERSPECTIVE moins contemporaine et plus traditionnelle, la revue d'histoire du Québec propose un regard sur les us et coutumes des habitants des anciens hivers sans métro et sans centres commerciaux où vivre à l'abri. Se loger et se nourrir, se vêtir, se déplacer, se représenter l'hiver, se divertir, écrire l'hiver : autant de points d'intérêt de ce numéro fort bien documenté et illustré.

À signaler au sommaire de ce numéro exceptionnel, des textes de Louis-Edmond Hamelin, Rodrigue Gignac (« Hiverner dans un phare »), Jean Provencher, Aline LeBel (sur Bombardier, l'inventeur) et Yvan Fortier, entre autres. Quant à la parution littéraire du numéro, elle fait appel à des classiques de la saison : Louis Fréchette, Émile Nelligan et Gilles Vigneault. Évidemment, « mon pays c'est l'hiver »!

### CIEL VARIABLE

LA REVUE *Ciel Variable*, « CV » pour les intimes, a pris une place importante dans le paysage culturel (et contre-culturel). La revue est jeune et remet en cause de diverses façons les idées reçues de la société québécoise, du côté de l'écologie, entre autres. Le dernier numéro paru exploite surtout l'art de la photo, en présentant les portfolios des trois gagnants du premier concours de photo Belle Gueule : Marc Tessier, Hélène Cyr, Robert Fréchette et Alain Gerbier. La revue avait reçu 106 inscriptions au concours.

*Ciel Variable* est, depuis cinq ans, le seul magazine québécois à promouvoir et à diffuser de la photographie d'auteur, en noir et blanc. Elle a mérité le grand prix d'excellence des revues culturelles pour l'année 1990 et le Prix spécial des éditeurs de périodiques.

Également au sommaire de ce numéro de CV, un portfolio de Roméo Gariépy qui propose des « Profils des années 1950 ».

# Le plaisir des Livres

Le rendez-vous des amoureux du livre

Pour de plus amples informations sur les tarifs publicitaires et pour les réservations, contactez Jacqueline Avril au: (514) 842-9645

TOUS LES SAMEDIS DANS LE DEVOIR

# Comment écrire un bon Scénario

« À partir d'un bon scénario, un réalisateur peut faire un grand film ou un navet; mais d'un mauvais scénario, il ne peut jamais tirer un grand film. Jamais. »



Syd Field, auteur de *Scénario* Consultant international en scénarisation



Seulement voilà : comment écrire un bon scénario? Existe-t-il des règles précises, des lois qui puissent guider le scénariste?

Syd Field a découvert que oui, et il a mis au point une méthode remarquable d'intelligence et de simplicité.

Avec *Scénario*, découvrez, entre autres, l'importance cruciale des dix premières pages de votre scénario, apprenez à construire vos personnages, à adapter un roman ou une pièce de théâtre pour le cinéma.

Des exemples de grands scénarios et plusieurs exercices sont inclus.

COMMANDE TÉLÉPHONIQUE (514) 489-3614  
COMMANDE POSTALE Les Éditions Merfin, 4329, rue Oxford, Montréal (Québec) H4A 277

Nom \_\_\_\_\_  
 Adresse \_\_\_\_\_  
 Ville \_\_\_\_\_ Code postal \_\_\_\_\_  
 Quantité \_\_\_\_\_ x 26,70 \$ = \_\_\_\_\_ \$  
 Cheque \_\_\_\_\_ Visa \_\_\_\_\_ numéro \_\_\_\_\_  
 Mandat-poste \_\_\_\_\_ Master Card \_\_\_\_\_ numéro \_\_\_\_\_  
 \*Frais de poste et de manutention inclus Date d'expiration \_\_\_\_\_

**Scénario** 288 pages  
24,95 \$ + taxe (1,75 \$) : 26,70 \$

En vente dans toutes les bonnes librairies.  
Distribution: Les Messageries A.D.P.

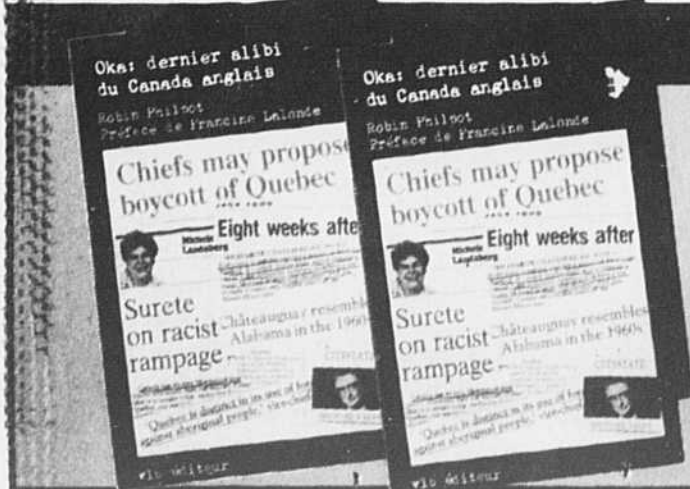
## À qui la crise a-t-elle profité ?

**OKA: DERNIER ALIBI DU CANADA ANGLAIS**  
de Robin Philpot

Un ouvrage polémique, courageux, qui suscitera des débats passionnés. L'auteur a tout scruté, compilé, analysé, vérifié et comparé ce qui s'est dit à propos de la crise d'Oka 1990: non, le Québec n'est pas un «Alabama du Nord» comme la presse anglophone a voulu le faire croire!

176 pages — 16,95 \$

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE



**L** le plaisir des  
**Livres**



Didier Decoin

# La Marie du port de Southampton



Lisette  
**MORIN**

▲ Le feuilleton

## LA FEMME DE CHAMBRE DU TITANIC

Didier Decoin  
Paris, 1991, Le Seuil,  
330 pages.

DE CHERBOURG à Southampton, petit voyage banal, même pas dépayssant pour les Français et les Anglais qui l'ont accompli pour leurs affaires ou pour le plaisir pendant les siècles passés. Mais pour Horty le docker qui, à 52 ans, n'avait jamais dépassé l'extrémité des quais, cela s'appelait l'aventure, avec un grand « A ». D'autant que ce voyage était la récompense d'un exploit sportif et qu'il avait pour but d'assister au premier départ du *Titanic*.

Le dernier roman de Didier Decoin est donc daté : on est en 1912. Et le robuste docker quitte pour la première fois sa femme Zoé, petite bonne femme très déterminée, qui rêve de voir s'élever son mari, au

sens strict du mot puisqu'elle lui obtiendra, moyennant certaines « concessions » en nature au président des armateurs, de quitter les quais pour la cabine haut perchée d'une grue. « Les petites femmes sont comme les petites herbes (...) rien ne leur fait assez d'ombre au point de les empêcher d'être vertes et tranchantes ».

Tout cela démarre très prosaïquement par une histoire... de veau. Que le docker, pour la cinquième fois en autant d'années, doit porter autour du cou en courant le plus vite possible jusqu'à la passerelle d'un cargo. Le veau, c'était la tradition, devait être le prix de la course. Mais on est en 1912, et le *Titanic* est déjà dans la rade de Southampton, et les armateurs remplacent le veau par le voyage.

Horty passant du traversier au train, puis arpantant les rues de Southampton, ne sait pas qu'il va rencontrer sa « Marie du port ». Elle est jeune, elle est blonde, et elle sera femme de chambre sur le luxueux paquebot. Mais comme elle n'a pas trouvé de quoi se loger, dans la ville surpeuplée cette nuit-là, c'est Horty qui lui offrira de partager et sa

chambre et son lit.

Femme de rencontre, femme d'une nuit. Mais quand le docker rentre chez lui, n'ayant pour se souvenir de Marie que la photographie prise à la sauvette par un Chinois, il a obtenu, grâce à sa petite Zoé, la promotion, mais il est déjà la proie des fantômes : Marie occupe tous ses jours et même ses nuits.

Quand le naufrage survient, Horty sombrera de plus belle dans le rêve éveillé. Et de raconter son histoire aux piliers de la taverne de la Tête d'Écaille, faisant pleurer les rudes gaillards qui l'entourent, incitera le Signor Giuseppe Brassatto — Zeppe pour les gens du cirque dont il a été viré — à organiser une série de spectacles pour ce raconteur inspiré.

Et voilà que l'histoire du docker et de la femme de chambre du *Titanic* devient « une narration dramatique ». Que le romancier pousse à ses limites extrêmes. Didier Decoin est le plus imaginaire des romanciers français contemporains. Il n'a de cesse de surprendre ses lecteurs, depuis *Abraham de Brooklyn* (1971) jusqu'à *Autopsie d'une étoile* (1987), en passant par *John l'Enfer*, qui lui valut le Goncourt, en 1977, mais qui n'est pas, hélas ! son meilleur roman.

Decoin n'est pas ce qu'il est convenu d'appeler un styliste. Son écriture est rapide, cursive, va droit au but qui est de camper des personnages souvent insolites, dans des lieux qui ne le sont pas moins. Son Horty est remarquable de vérité, lors même qu'il fantasme sur son amour malheureux. Et les hommes et les femmes qui l'entourent, qui traversent sa grande aventure, depuis Maureen, la compagne de Marie, voleuse de bijoux dans un théâtre londonien où elle est la dame du vestiaire, en passant par Aïcha, la petite fille malheureuse, assassinée par erreur, et Bathilde, l'amie de Zoé, qui lui prête ses robes avant de devenir, aux dernières pages du roman, son amante — surprise ultime pour les lecteurs de *La femme de chambre du Titanic*.

Il ne faut surtout pas révéler l'épisode final de ce roman. Comment cette Marie Diotret, devenue Marie Derlanges, retrouve Horty, dans les coulisses du théâtre où il vient de récéder, pour la dernière fois, son grand amour d'avant le naufrage du *Titanic*.

Si l'on reste amateur de romans-romans, ce dernier Decoin ravira. Il ravira de même les nostalgiques du légendaire paquebot.

## L'Arabe dans l'oeil occidental

### ARABE, VOUS AVEZ DIT ARABE ?

25 siècles de regards occidentaux sur les Arabes.  
Paris, Balland 1990.

François Brousseau

« ARABES : Tribus belliqueuses dont un frisson agite les lances acérées ». Le mot est d'Eschyle, poète grec du 6<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. « Bagdad : Ville d'Asie sur le Tigre dans la province d'Ilerac ou d'Yrac... Les Arabes la nomment Daralfani, c'est-à-dire lieu de paix ». La définition provient d'un *Dictionnaire historique* français du 17<sup>e</sup> siècle.

« Il y a eu, à tout prendre, peu de religions aussi funestes aux hommes que celle de Mahomet ». L'islam est la plus complète négation de l'Europe. L'islam est le dédain de la science, la suppression de la société civile, c'est l'épouvantable simplicité de l'esprit sémitique, rétrécissant le cerveau humain ». Deux jugements sans appel, provenant, respectivement, des grands esprits que furent sans aucun doute Alexis de Tocqueville et Ernest Renan.

Ces mots d'auteurs sur la nature de « l'autre » par excellence qu'est l'Arabe dans l'imaginaire occidental, sont tirés d'une fascinante petite anthologie qui vient d'apparaître sur nos rayons de librairies, à point

nommé en ces temps de guerre proche-orientale et de « dure » rencontre politico-militaire entre l'Ouest et le monde arabo-musulman.

*Arabe, vous avez dit Arabe ?*, c'est l'idée conjointe d'un écrivain algérien et d'une helléniste française se payant un détour culturel vers le Sud, qui ont accouché de ce petit vade-mecum des clichés idiots et des réflexions brillantes, des envolées littéraires de toutes sortes qu'a inspiré l'Arabe aux auteurs occidentaux (surtout français) au fil des siècles.

C'est une espèce de dictionnaire thématique, rempli de citations parfois agressives, parfois admiratives, toujours passionnées, glanées au hasard de livres qui en général n'avaient rien à voir avec les études arabes ou musulmanes. « *Le II<sup>e</sup> plus féroce qu'un Arabe* », unique référence à notre sujet dans *Madame Bovary*, ne renseigne-t-il pas autant sur la vision de Flaubert à cet égard que les *Voyages en Orient* de Nerval ou de Lamartine ? » explique d'ailleurs Mohamed Kacini dans son introduction.

Donnant dans le réquisitoire, souvent ironique, parfois haineux, les passages cités ne sont cependant — loin de là — pas tous marqués au coin de la bêtise, du préjugé ou de l'antagonisme. Diderot, Voltaire et l'abbé de Marigny, un orientaliste français du 18<sup>e</sup>, se porteront par exemple au secours de l'image des Sar-

razins et des mahométans, et à l'assaut des préjugés occidentaux à leur sujet.

Diderot, dans son *Encyclopédie*, ne manque pas une occasion de rendre hommage à la langue et aux sciences arabes, « qui ont éclairé les autres nations », ce qui leur donne « un droit d'ainesse » sur notre civilisation occidentale. Voltaire déclare les Arabes « précepteurs de l'Europe dans les sciences et dans les arts », tandis que Marigny dit d'eux qu'« il n'est peut-être point de peuple qui soit plus digne d'être connu ». Et selon Hérodote, « aucun peuple n'a plus que les Arabes le respect de la parole donnée ».

Au hasard des pages de ce savoureux florilège, on apprendra que Stendhal aurait mieux aimé « être un Arabe du Ve siècle qu'un Français du XIX<sup>e</sup> », que Flaubert définissait le Coran comme « un livre de Mahomet où il n'est question que de femmes », et que Toqueville attribuait la généralisation du « vice contre nature » dans le monde arabe à la fameuse « règle des quatre femmes » que peut ériger un homme, règle qui forcément laisse beaucoup de mâles sur la touche...

Des observations féroces ou méchantes, outrancières ou justes, un portrait de « l'autre » et de « soi-même à travers l'autre » qui fera rire et, surtout, réfléchir.

## La franc-maçonnerie russe à la Berberova

### LES FRANCS-MAÇONS RUSSES DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

Nina Berberova  
Traduit du russe par  
Alexandra Pietniouff-Boutin,  
Les Éditions noir sur blanc, Actes-  
Sud, 270 pages.

Marie Laurier

DANS LA préface de son dernier livre traduit du russe par les soins des éditions Actes-Sud, Nina Berberova prend la peine de souligner qu'il « n'est pas uniquement destiné aux spécialistes de la question mais aussi à tous ceux que la Révolution de 1917 et ses implications intéressent ».

En dépit de cette réserve, j'ai bien peur que *Les Francs-maçons russes du XX<sup>e</sup> siècle* n'attire en effet que les seuls érudits ou passionnés de l'histoire de cette société secrète. L'auteur prend bien soin de préciser qu'il est admis que les francs-maçons « peuvent utiliser leur droit d'employer dans des cas exceptionnels le « mensonge préservateur » pour se dispenser du secret (privilege accordé à chaque maçon du 3<sup>e</sup> degré) leur permettant de nier, contre toute évidence, un fait réel ».

On comprend alors les précautions de Nina Berberova quant au rappel des faits et des événements, bien que l'on ne puisse douter un seul instant de son intégrité et de son honnêteté intellectuelle. Elle ne racontera donc



que les faits qu'elle a pu découvrir et vérifier dans l'abondante documentation qui existe en France et aux États-Unis sur la franc-maçonnerie dont l'origine remonte au 11<sup>e</sup> siècle mais qui n'a fait son apparition en Russie qu'au début du 19<sup>e</sup> siècle. Mais c'est du 20<sup>e</sup> siècle que nous entretient celle qui confie avoir éprouvé ce vif besoin de décrypter le rôle de ses compatriotes dans la genèse de la franc-maçonnerie, notamment celle d'une époque qui a marqué l'histoire de son pays et qu'elle a elle-même vécue depuis le tout début du siècle.

Née en 1901 à Saint-Petersbourg, émigrée en France au début des années 1920, c'est en vivant au milieu de la diaspora russe à Paris jusqu'en 1950, avant son départ pour les États-Unis, que Nina Berberova eut cette

idée de retrouver la trace de ses compatriotes qui s'étaient infiltrés dans les différentes obédiences de la franc-maçonnerie française, notamment celles qui accueillent les étrangers, La Grande Loge de France et le Grand Orient de France.

Nina Berberova admet avoir toujours côtoyé des francs-maçons, avant la révolution soviétique et plus tard comme émigrée à Paris. D'un son intérêt d'historienne et d'écrivain pour ces gens dont elle tente de retrouver la trace dans ce livre, bien loin de son oeuvre romanesque mais qu'elle écrit comme un long article de journal, avec des détails et des précisions sur les noms, les faits et les influences occultes de la dite société.

La facture même de ce livre est donc naturellement aride pour les profanes, tant par la nomenclature des personnages que par l'ordre chronologique des faits, ce qui prend presque la moitié du volume. Mais cela est fait avec la rigueur et le souci du détail qui caractérisent Nina Berberova, la toute première à reconnaître que ce travail de recherche dans les archives et les bibliothèques de France et des États-Unis, avec l'aide de nombreux collaborateurs à qui elle rend hommage, ressort de l'objectif irrésistible qui l'habite depuis toujours : témoigner de l'émancipation du peuple russe dans tous les domaines.

En cela elle ajoute encore une pièce à cette immense mosaïque qu'est son oeuvre littéraire.

## Marcel Couture reste au Salon du Livre

LA CORPORATION du Salon du Livre de Montréal a fait connaître cette semaine les noms des membres de son conseil d'administration. Les nominations ont été faites et entérinées lors de l'Assemblée générale annuelle du Salon le lundi 11 février 1991. Le président reste Marcel Couture, président et éditeur de la Société d'édition de la revue Forces, la vice-présidence est occupée par Christian Joly, président de Hachette Canada, et Jean-Pierre Gagné, président de l'Imprimerie Gagné, sera secrétaire. Eric Ghedin, vice-président chez Libre Expression est trésorier. Roger Turcotte, président directeur général de Modulo, et Gérard Lefebvre, directeur commercial de DMR Distribution, sont conseillers. Les administrateurs sont André Bastien, Président chez Libre Expression, François Beauvais, directeur commercial chez Québec Livres, René Bonenfant, éditeur aux éditions Le Noroit, Thomas Déry, co-directeur de Export livre, Lucie Julien, attachée aux relations publiques aux Presses de l'Université de Montréal, Yvon-André Lacroix, bibliothécaire à Brossard, Guy Saint-Jean, vice-président chez Prologue et Jean-Yves Soucy, auteur.

## Un Hollandais en Asie

### SUR LA ROUTE DE LA SOIE

Adriaan van Dis  
traduit du néerlandais par Marie Hooghe  
Éditions Actes Sud  
collection Terres d'aventure, 1990.  
Angèle Dagenals

LE TRADUCTEUR français n'a pas osé traduire de façon littérale le titre hollandais *Een barbaar in China* parce que l'écrivain français Henri Michaux a eu cette idée, il y a bien longtemps déjà, d'intituler son récit de voyage aux confins du monde, *Un barbare en Asie* (1932).

Cet emprunt d'un titre n'est pas la seule ressemblance avec plusieurs autres ouvrages traitant globalement ou en partie de l'Ouest chinois. Je pense entre autres récits de voyage apparentés à l'aventure vécue par Adriaan van Dis à ceux de Marc Boulet, *Dans la peau d'un Chinois* (1988), de Nick Danziger, *Danziger's Travels Beyond Forbidden Frontiers* (1988), de Stuart Stevens, *Night Train to Turkestan* (1988), de Paul Theroux, *La Chine à petite vapeur* (1989), sans compter les « classiques » plus anciens d'Ella Maillart, *Oasis interdites de Pékin au Cachemire* (1935) et Peter Fleming (le frère d'Ian Fleming, créateur de James Bond) *Courrier de Tartarie* (1936; 1989 pour la traduction française).

Pour ceux qui s'intéressent à ce coin perdu de la Chine, les récits



abondent. Les Chinois ont en effet « ouvert » ce territoire au tourisme étranger depuis une dizaine d'années et tous ceux qui rêvaient d'Asie centrale réelle ou mythique s'y sont engouffrés.

Ce que nous raconte van Dis en 100 moitiés de pages — le format Actes Sud — présente un intérêt certain pour les néophytes qui n'auraient ja-

mais rien lu sur le Xinjiang, cette province la plus occidentale et la moins « chinoise » de la Chine, peuplée d'une majorité de peuples d'origine turque et mongole (d'où l'ancien nom de Turkestan chinois).

Mais pour les lecteurs un peu plus avertis, le récit de van Dis ne présente rien de très original sinon un style fort imagé et pétillant mais qui n'est pas exempt de clichés éculés que l'on retrouve partout sur les Chinois malpropres, ricaneurs et cyniques, sur la bureaucratie omniprésente et fainéante, sur la passion des Chinois pour les langues étrangères, etc. Van Dis induit le lecteur en erreur lorsqu'il parle des Ouzigours (majoritaires au Xinjiang) comme de grands blonds aux yeux verts, pour les différencier des Chinois. Comme la majorité des Turcs de Turquie, leurs cousins méditerranéens, ils ont les cheveux noirs et les yeux bruns; certains évidemment peuvent avoir le profil qu'il décrit. Ce genre de style à l'emporte-pièce et de clichés d'Occidentaux confrontés à un environnement déroulant finit par lasser.

Pour rendre justice à l'auteur, il faut dire que son récit est paru en Hollande en 1987. On se demande alors pourquoi l'éditeur a attendu 1990 pour le traduire alors que nombre d'autres auteurs ont eu le temps de livrer leurs impressions sur la « route de la soie », avant ce Hollandais marrant qui fait alors figure, malgré lui, de bon dernier !

## Le Canada dans la guerre du Viet-Nam

### VICTOR LEVANT

#### SECRÈTE ALLIANCE

Le Canada dans la guerre du Viet Nam

Préface de Pierre Nadeau

Adapté de l'anglais par Pierre Poulin



HURTUBISE HMH

Éditions Hurtubise HMH  
7360, boulevard Newman,  
LaSalle (Québec)  
Tél. : (514) 364-0323

### Secrète alliance

Victor Levant

352 pages  
28,95\$

Un ouvrage qui dévoile toute l'étendue de l'implication du Canada dans la guerre du Viet-Nam, qui dit la vérité sur les rapports canado-américains et qui dénonce l'attitude d'ONGA envers les pays du Tiers-Monde.  
Un livre sans concession.

En vente chez votre libraire



## TOUJOURS BEST-SELLERS

### BABEL, PRISE DEUX ou NOUS AVONS TOUS DÉCOUVERT L'AMÉRIQUE

Françine Noël

Pour chasser ces affreuses images de la guerre, il faut lire ce troisième roman de Françine Noël qui nous parle avec beaucoup d'intelligence de l'amour et de l'amitié entre les hommes et les femmes, comme elle seule sait le faire.

412 pages — 22,95 \$

### UN COEUR QUI CRAQUE

Anne Dandurand

Ce premier roman d'Anne Dandurand met en scène une fille au coeur gros comme la terre...

« Peu de femmes disent si bien l'amour et savent si bien croquer les hommes. » Geneviève Picard, *Elle Québec*.

136 pages — 14,95 \$

vib éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE



# Le plaisir des Livres

Yves NAVARRE

La vie dans l'âme

## Carnet 23

OÙ IL SERA dit qu'on est toujours l'émigré de quelqu'un, qu'on nait immigré de nos rêves à toujours songer à la réception, et que les autres s'acharment à vous « faire avouer » une déception.

Où il sera dit que le « faire dire » est le plus ordinaire et performant des fascismes. Tout ce que l'on peut « faire dire » à l'actualité ! Pour Oka (oublié ?) qui survint si vite (trop ?) après Meech il est sain de lire Oka : *dernier alibi du Canada Anglais* de Robin Philpot, dans la collection Études québécoises, chez VLB éditeur. Ce document rétablit une vérité des événements, remet les êtres et les faits à leur place, dénonce la fourberie de tous les tenants du pouvoir, la fabrication et la manipulation de l'Histoire en cours. On en sort, à se demander plus encore, d'où vient la Guerre du Golfe et ce qu'on nous en dit.

Où l'on dénoncera inutilement, et dépendant on le fera, il le faut, les hystériques guerrières, la dérive inquiétante à tendance totalitaire.

Où il sera dit le privilège de ne pas se sentir ici vraiment au Front et cependant l'effrayante toile de fond des événements quotidiens à de quoi nous houpiller. Tel souverainiste convaincu ne m'a-t-il pas dit récemment « ici on est nonchalant et

déterminé, miné de nonchalance » ? Qu'a-t-il voulu dire ? La détermination, certes (lire le livre ci-dessus annoncé) et la nonchalance certainement qu'il faut sans doute entendre dans son sens habituellement fatal, comme une fatalité historique, la peur, qui sait, de ne plus se trouver « intellectuellement » dans l'opposition et de se retrouver à l'ouvrage. On a envie de dire à celles et ceux-là, le proverbe hébreu « pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ». Le compliqué est douillet. Le simple est devenu rare.

Où il sera suggéré que nous n'avons plus le choix qu'entre l'utopie et la mort.

Où il serait dit qu'en cas de désaccord avec la proposition ci-dessus, nous devrions renoncer à toute « haute technologie ».

Où l'on fera une citation, mais de qui, on le saura à la fin : « *Quand j'entends prononcer ce mot : la guerre, il me vient un effarement comme si on me parlait de sorcellerie, d'inquisition, d'une chose lointaine, finie, barbare, monstrueuse, contre nature. La guerre... se battre !... tuer... massacrer des hommes !... Et nous avons aujourd'hui, à notre époque, avec notre civilisation, avec l'étendue de la science et le degré de philosophie où est parvenu le génie humain, des écoles où l'on apprend à tuer, à tuer de très loin, avec perfection, beaucoup de monde en même temps, des pauvres diables d'hommes, innocents, chargés de famille, et sans casier judiciaire ! Et le plus stupéfiant, c'est que la société tout entière trouve cela naturel ! »* Guy de Maupassant.

Où, quotidiennement, il nous est donné de voir ce qu'il était humainement impossible d'imaginer. L'inhumain possible est à la forge des Grands de ce monde. On s'arrache déjà les marchés de reconstruction de ce que l'on détruit. Les famines, les forêts, les migrations on s'en contreclaque. Ne sommes-nous pas en train de fuir l'Histoire ?

Où il faudrait admettre que nous sommes désormais trop peu humains pour faire face aux exigences de notre survie. Qui nous a façonnés à ce point de disgrâce ? Et comment ? Comment ne pas être déchiré ? Et gare à celle ou celui qui ne déchire pas la page de son déchément. Le malheur a ses censeurs, ses polices et ses ironies.

Où il sera dit qu'à notre esprit défendant, nous sommes « menés » en Province comme dans le monde. Le régal des intellectuels c'est l'échec. Ils n'ont plus la force morale de persister à être des ponts entre des cultures différentes. Nous allons à la catastrophe. Le conflit du Golfe va créer un vide qu'il sera trop difficile de dépasser.

Où il serait possible de dire après Boris Vian, *l'humour est la politesse du désespoir*, mais le temps n'est plus à la rigolade, même Michèle Richard ne nous amuse plus, les guerres sont sans humour, sans plus aucun amour, et ne méritent que des impolitesses, c'est qu'ils veulent tous avoir raison, le fou comme les alliés, et que la partie d'échecs qui se joue est peut-être celle de l'échec de ce siècle au seuil duquel même un Guy de Maupassant passe pour un prophète.

Où il serait observé que les sacrosaints intellectuels, ces « chevilles ouvrières » tant du savoir que du

détruire, ont désormais presque tous pactisé avec les mornes ministres de tous les morts, serveurs obligés de l'argent.

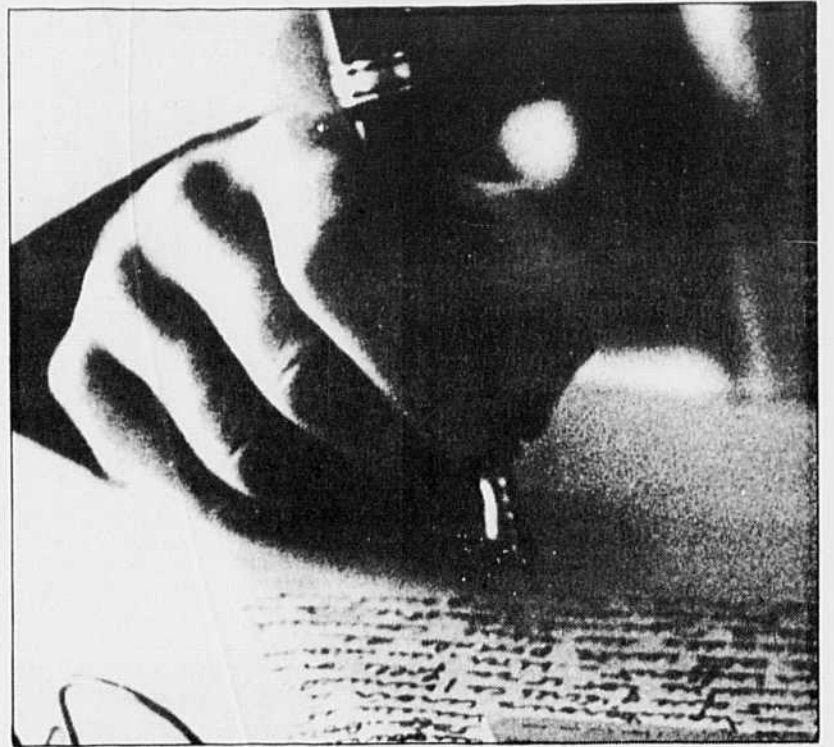
Où il serait reconnu que certains d'entre elles et eux remettent (ou mettent enfin) en question leur manière de penser l'identité du monde arabe, comme ses relations avec l'Occident (le grand Accident du siècle) dont ils ne manquent pas de pointer le vide spirituel.

Vian, suite. Où l'on voudrait pouvoir sourire et rire, méditer durant les encore longues soirées d'hiver, d'un Alphonse Allais proposant, *le comble de la politesse : s'asseoir sur son derrière et lui demander pardon. Ou, le comble de la complaisance : rattacher aux arbres les feuilles qui tombent.*

Un ami professeur me signale le « dérapage » d'un de ses élèves qui, à propos du 15 janvier dernier, écrit *ultime atome* au lieu d'*ultimatum*.

Où il sera clamé que les poètes, troubadours, chanteurs sont quasiment exclus par les Divinités du Styx, ministres ci-dessus mentionnés, que dénoncer ne peut plus servir à annoncer, que cette fois les politiciens (ah, le récent discours d'un Mulrooney !) auront bien le dernier mot et que nous nous retrouverons avec le premier, penaud, dans un monde dévasté où se signent déjà des contrats juteux de reconstruction. Je ne vois plus de défiance entre un Bush-buté et un Hussein-hilare, je le dis, au secret (partagé ?) d'un carnet où l'humour ne peut plus percer.

Nous étions tant (trop ?) prévenus; nous avions tant (trop ?) prévu; nous savions tant (trop ?) où nous menait la superbe de la science. Et même ici, loin, si loin, les regards ne sont plus les mêmes, tout comme



par un sida, les baisers ont changé, l'amour et le recours aux gestes les plus simples.

Où il serait souligné que du coup d'éclat médiatique Crise puis Guerre, on oublie justement le sida, le choléra; ci les massacres incontrôlables; là les sursauts d'un communisme usé; et là; et là; et là : les nouvelles brèves sont encore plus effrayantes, comme si toutes les horreurs étaient autorisées.

Où il sera rappelé que Pollini viendra jouer Beethoven comme nul autre le 28 février; et que le film *Uranus* sort sur nos écrans et qu'on

ne sait plus si le roman de Marcel Aymé est plus beau que le film de Berry ou inversement; que Richard Desjardins sera à Montréal fin avril au Club Soda pour trois soirs seulement; que le *Vautour* de Christian Mistral publié aux éditions XYZ vaut plus que le détour; et il y en a qui parlent de clichés, de supercherie ! Ce texte se boit comme un alcool fort, il est une perdition et une franchise en soi; etc. Où il sera dit qu'il n'est pas interdit de se distraire pour encore plus s'interroger et que le printemps (à colombe ?) ne saurait trop tarder.

## Nuit apache et méfiance asiatique

### TRUFO MISTO

LES PHILIPPINES ont une superficie de 300 000 km carrés. Il y a peu de lacs, peu de fleuves mais beaucoup de rivières. Dans l'ensemble, le relief y est tourmenté. C'est à cause des montagnes. Ces satanées montagnes que connaissent si bien les guérilleros que commande Alejandro Espiritu.

Il y a bien longtemps de cela, Espiritu avait combattu aux côtés des Américains. C'était à cause des Japonais qui, aux Américains, avaient déclaré la guerre. Bien formé au marxisme dit léniniste, ou vice-versa, Espiritu sait fort bien que lorsqu'on mène un combat pour ce qu'il est convenu d'appeler liberté, il faut accepter les alliances dites objectives en attendant que les conditions dites objectives soient toutes réunies pour enclencher la révolution. Au milieu de tout cela, mais on ne sait pas trop où, il y a également la conscience dite de classe.

Toujours est-il qu'Espiritu, entre 1942 et 1945, est copain-copain avec les Américains. Surtout avec Booth Stallings. L'un va tirer avantage de l'autre et inversement. On s'explique : Espiritu, auprès de Stallings, apprend bien des choses sur la guerre. Stallings, auprès de Espiritu, apprend bien des choses sur le terrorisme et les idéologies qui le traversent. De telle sorte qu'en 1986, le topo est le suivant : Espiritu est le « boss » des guérilleros, Booth Stallings, lui, est un... chômage.

Pendant des années et des années, Stallings a « vendu » ici et là sa connaissance du terrorisme. Sur ce sujet, il a même écrit des livres. Il a donné des conférences. Mais voilà qu'en 1986, on le fout à la porte. Il n'est plus tout jeune. Il a des filles si grandes qu'elles sont mariées. Il est au bord de la retraite. C'est pas le temps de rigoler.

Booth Stallings est l'alter ego de Ross Thomas. Ce dernier, on vous l'assure, est un bon écrivain de polar. Comme Stallings, mais dans la vraie vie, Thomas a combattu les Japonais aux Philippines. Il avait alors 19 ans. Puis notre Ross Thomas « a fait une assez étrange carrière de conseiller auprès notamment d'un syndicat agricole américain, d'un chef tribal, et de l'administration Lyndon B. Johnson ».

C'est en tous cas ce qui nous est indiqué sur la page de garde d'un roman intitulé *Les faisans des îles* que nous propose les Éditions Rivages dans sa collection Thriller. On l'aura compris, Espiritu et Stallings sont les créations de Thomas qui signe là un de ses meilleurs romans.

Pour en revenir un instant à notre histoire, voici donc qu'on propose à Stallings le « deal » suivant : Tu te rends dans les Philippines. Tu ren-



contres Espiritu. Tu lui annonces que s'il accepte de te suivre jusqu'à Hong-Kong et de mettre un terme à la lutte armée il disposera d'une somme de 5 millions \$.

Tout cela, sur papier, c'est bien beau. C'est très séduisant. D'autant plus, qu'à l'intérieur de son « body » une petite voix bat la chamade. Dans le ciboulot de Stallings, elle calcule que cinq millions dans les poches c'est plus agréable à palper qu'un kopek. Mais, pour mener à bien ce type d'opérations, faut former une équipe. Et lorsqu'on se retrouve en compagnie de Georgia Blue, de Autremek Ottermek et de cet étrange couple formé par Wu et Durant, aussi bien vous dire que les problèmes ne sont pas à l'horizon, mais tous rassemblés à vos côtés.

Les coups tordus qui rapportent, ces quatre zigotos en sont spécialistes. Ensemble ou séparément, ils ont écumé l'Asie. De l'escroquerie et de l'esbrouffe, ils connaissent tous les secrets. Et ils connaissent toujours les personnes qu'un bipède normalement constitué ne veut jamais connaître. Dans leur cas, une chose est certaine : il ne faut pas leur faire confiance. Voilà, c'est cela le sujet de ce roman excellent. C'est la confiance. Si cette chose bizarre qu'on nomme confiance vous laisse indifférent, laissez tomber.

En fait, si la confiance vous indiffère il reste tout de même le style de Ross Thomas. Un style ayant suffisamment de contours gracieux ou rigolos pour ne pas laisser tomber. Tenez, à la page 32 on apprend que « le p'tit sucre était trappu et charnu, trente-six ans et un air étrangement incomplet. Avec quelques ciselures supplémentaires à l'ADN, Howard Mott aurait pu avoir l'air distingué, sinon vraiment beau. Au lieu de quoi il semblait avoir été assemblé par quelqu'un qui n'aurait pas pris la peine de lire le mode d'emploi ». *Les faisans des îles* de Ross Thomas, c'est le roman décapant de la quinzaine.

À Paris, la superficie est de 1 700 km<sup>2</sup>. Il y a une rivière. À Paris, ce



n'est pas le relief qui est tourmenté. Mais bien les personnes qui y vivent. C'est le cas de Henri Davezac. Un bon gars qui, la nuit venue, écoute la *Rosita* interprétée par Coleman Hawkins et Ben Webster tout en lisant *L'amour sorcier* de l'écrivaine américaine Louise Erdrich. Ce cocktail musico-littéraire l'aide à mieux digérer les « rondelles de Rosette de Lyon » et « un jeune vin de Loire ».

Henri Davezac est le principal personnage de *Nuit Apache* de Patrick Mosconi. Henri, il tombe follement amoureux de Salina Kader « une sang-mêlée » dont la vie, jusqu'à présent, ne fut qu'un paquet de troubles. A cause de qui ? De son beau-père. Un avocat qui n'est pas sans rappeler le sinistre Jacques Vergès, défenseur des ardents défenseurs du fascisme. Celui de droite comme celui de gauche.

Salina a un objectif : Assassiner son beau-père sans se faire pincer par la police. Pour cela, elle prépare, avec le soutien logistique d'Henri, une de ces embrouilles « psycho-machin » à faire pâlir d'envie bien des auteurs américains affectionnant ce type d'intrigue. Ce roman « psychopolicier » est une réussite complète. Chose rare chez les auteurs Français qui, parfois, se risquent dans les méandres du « psychopolicier ».

Qui plus est notre Mosconi a un sacré style. Un style si positivement pesant qu'il dote ses personnages d'une épaisseur rare dans le domaine du polar. Page 39 : « Un jour, Pierrot, entre deux médisances, m'avait affirmé que la sincérité est l'expression des âmes sans imagination ». Outre la pesanteur, Mosconi a un sens inné pour la métaphore, celle qui frappe dans le mille. Page 77 : « La couche d'ozone est une peau de chagrin, on laisse faire, abusé et rassuré par le cirque du spectacle ». Ouf !

*Nuit Apache* de Patrick Mosconi est le no 2241 de la collection *Série Noire*.

*Les faisans des îles* de Ross Thomas. Éditions Rivages. *Nuit Apache* de Patrick Mosconi. Collection *Série Noire* de Gallimard.

### LES MÉTIERS TERRESTRES

Rodolfo Walsh traduit de l'espagnol par Hélène Visotsky Paris, Ed. La découverte, 1990, 158 p. Odile Tremblay

ON A DIT de l'Argentin Rodolfo Walsh qu'avec ses deux romans, *Operation Masacre* et *Quien mató a Rosendo*, il avait créé un genre nouveau : la littérature politique. Dès la fin des années 50, bien avant que Truman Capote ne compose *De sang froid*, ses livres flottaient déjà entre fiction et réalité, mi enquêtes, mi romans noirs.

À la fois journaliste et agent de renseignement à la solde des guerilleros argentins, Rodolfo Walsh, qui fut assassiné par les militaires en 1977, est demeuré de son vivant un inclassable jonglant avec les styles, avec les allégeances, ni tout à fait de gauche, ni tout à fait de droite; profondément individuel.

Les cinq nouvelles qui composent *Les métiers terrestres*, extraites de recueils divers, sont publiées pour la

première fois en français. Parce qu'elles ouvrent une porte presque

admirable d'intériorité sur la société argentine de son temps, parce qu'elles ont ce style dépouillé plein de litanies et de sous-entendus qui caractérisent sa voix, elles constituent une bonne introduction à l'œuvre de Walsh.

« Je pense que la littérature est, entre autres choses, une laborieuse progression à travers notre propre stupidité », déclare-t-il ici dans quelques pages de son « Autoportrait ». Cette progression, il l'a faite avec pudeur, rigueur et élégance en des lignes où perçait toute la poésie désespérée de l'Amérique latine.

C'est de misère dont il est question ici, une misère parfois morale comme dans *Photos*, cette nouvelle où un jeune surdoué, le mouton à cinq pattes de sa petite ville, rêve de création, se bute à sa faiblesse, glisse tranquillement vers le désespoir, choisit la mort. Par petites touches, sans appuyer, à travers des fragments de sa vie, Rodolfo Walsh trace un portrait inachevé de son personnage, laisse au lecteur le soin de re-

lier les pointillés.

Ailleurs, dans *Notes du traducteur*, l'écrivain explore l'étroitesse d'une existence, celle d'un petit traducteur sans grand avenir, cheville de façon presque kafkaïenne à une machine à écrire qui ne peut ultimement que l'avaler.

La nouvelle la plus intéressante du recueil est double et constitue la chronique douloureuse d'un orphelinat irlandais égaré en pleine campagne argentine : *Des Irlandais à la poursuite d'un chat* pour suite *Les métiers terrestres*. Rien de plus poignant que ce récit cruel où un nouveau-venu maigre et efflanqué comme un chat subit sa sanglante initiation des mains de ses congénères, apprend à décoder l'orphelinat, la faim, le malheur.

D'autres chercheront à s'échapper, lui restera amarré aux bâtiments de souffrance qui forment son seul univers. Du monde sans merci de Rodolfo Walsh, on ne s'évade pas. Son écriture puise à ce fatalisme quelque chose de lancinant qui saisit le lecteur comme une étreinte.

## Un monde sans merci

### La perestroïka est un échec

#### SORTIR DU SOCIALISME

Guy Sorman, Éditions Fayard, 1990, 415 pages. Jocelyn Coulon

De Varsovie à Leningrad, de Moscou à Budapest en passant par Pékin, Guy Sorman a séjourné dans quatre pays « communistes » qui se sont engagés dans des réformes économiques et politiques depuis quelques années. Son constat est dévastateur : la perestroïka, quelle soit russe, chinoise ou hongroise, est un échec.

Pour ce chantre du libéralisme économique, les réformateurs maintenant en place en Europe de l'Est sont tous d'anciens membres de la nomenclature communiste ou des intellectuels idéalistes qui ne savent ni compter ni gérer. Ces derniers sont bien sympathiques et sont d'un courage exemplaire. Mais ce n'est pas suffisant pour tracer la voie vers l'avenir. Ce leadership fait d'ailleurs cruellement défaut, écrit Sorman.

En Chine, ils ont imposé la terreur qui va progressivement détruire l'esprit libéral qui s'était imposé à la fin des années soixante-dix.

Guy Sorman est impitoyable envers ceux qui se qualifient de « libéraux » mais qui ne font que perpétuer l'ancien système. De ce nombre, il cite Gorbatchev, Eltsine et même Walesa. « C'est du potemkinisme », écrit-il. Une belle façade, mais rien

derrière.



Pour en arriver à une conclusion aussi sévère, l'économiste français a rencontré des dizaines de politiciens, d'ouvriers, de directeurs d'entreprises, de fonctionnaires et de paysans qui lui ont confié leurs rêves et leurs aspirations mais aussi leurs craintes et leurs blocages intellectuels et psychologiques.

Sorman a bien rencontré des gens qui veulent des changements et devenir de vrais entrepreneurs. Les initiatives privées ne manquent pas et

nombreux sont les Russes ou les Polonais qui tentent désespérément de briser le carcan de l'ancien régime. Mais leurs actions sont entravées par un profond sentiment égalitariste et détruites par des lois absurdes et des décisions arbitraires.

Passer d'un système à un autre n'est pas une simple opération comptable, reconnaît Sorman. Toutefois, il se demande si les Polonais, les Russes ou les Hongrois veulent vraiment payer le prix de la transformation économique de leur pays. Et les oppositions aux réformes sont coriaces. « Les Russes resteraient pauvres, mais ensemble; sans espoir d'échapper à la pénurie, mais en paix et survivants », disent les conservateurs qui ratissent plus large qu'on ne pense.

Même Walesa fait preuve d'une grande naïveté. « Grâce aux ordinateurs, nous devrions parvenir à combiner l'efficacité du capitalisme avec les loisirs du socialisme », dit-il. Ce n'est évidemment pas la recette de Sorman qui écrit que seul le travail acharné et une privatisation massive sauveront les pays de l'Est. « Il faut militer pour que le véritable libéralisme s'installe à l'Est. C'est un devoir d'ingérence », écrit-il.

Ce livre ne plaira pas à ceux qui aiment croire les illusions si bien distillées par les discours des réformateurs. Mais il fallait bien que quelqu'un décrive ce que nous constatons maintenant de façon quotidienne : le naufrage d'un système.

Georges Robert  
**Marcel Aymé est revenu**  
182 pages

**MARCEL AYMÉ EST SUR NOS ÉCRANS AVEC LE FILM URANUS**  
**MARCEL AYMÉ EST PARMİ NOUS GRÂCE À GEORGES ROBERT**  
qui nous présente des entretiens imaginaires avec cet écrivain exceptionnel dans son livre:  
**MARCEL AYMÉ EST REVENU**  
182 pages  
Éditions Pierre Tisseyre  
16,95\$

Georges Robert  
**Marcel Aymé est revenu**  
16,95\$